

Proclus, De decem dubitationibus circa providentiam, q. 3, 11-14

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **24 (1977)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-761328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Proclus, De decem dubitationibus circa providentiam, q. 3, 11–14

Traduction et Commentaires

Un groupe de travail s'est constitué à l'Université de Neuchâtel pour étudier le premier Opuscule de Proclus. Il est composé des professeurs F. BRUNNER, A. LABHARDT, W. RORDORF, A. SCHNEIDER et W. SPOERRI, auxquels se sont joints A. PERRENOUD et occasionnellement des personnalités des villes voisines et des assistants. Il propose ici une partie du fruit de ses efforts, c'est-à-dire la traduction d'un passage du premier Opuscule, le commentaire philosophique sommaire de ce texte et des éléments d'un commentaire philologique. La traduction ci-dessous est faite d'après l'édition de H. BOESE: PROCLI DIADOCHI, *Tria opuscula (de providentia, libertate, malo) latine Guilelmo de Moerbeka vertente et graece ex Isaacii Sebastocratoris aliorumque scriptis collecta*, Berolini apud W. de Gruyter et socios, MCMLX. La numérotation des lignes, indiquée entre parenthèses, est celle du texte latin. Les astérisques * renvoient au deuxième commentaire qui suit la traduction.

I

TRADUCTION

11

(1) L'Un de la providence est donc plus parfaitement un que toute unité incorporelle et que toute unité corporelle, et sa puissance infinie est plus infinie que toute puissance infinie et que toute puissance finie. (3) Rien d'étonnant en effet à ce que, dans les puissances infinies, il y ait des

degrés d'infinité, car personne ne placera là l'infinité quantitative, dans laquelle l'infini n'a pas de plus infini. (6) Cependant*, si, pour les réalités qui lui sont inférieures*, tout infini est tel, étant infini selon la puissance*, il sera fini pour les réalités qui lui sont antérieures, étant limité par elles*. (8) Sinon, n'étant pas enveloppé, il ne pourrait pas non plus être régi par les réalités supérieures, ni être maintenu cohérent, n'étant pas régi*. (10) Si donc il est maintenu cohérent, quand même il est infini, il est régi; et s'il est régi, il est aussi enveloppé et il n'est pas infini pour les réalités meilleures*. (11) Mais d'autre part, pour lui non plus, il n'est pas infini, car ce qui est infini pour soi n'est pas enveloppable pour soi-même, de sorte qu'il ne pourrait se maintenir lui-même cohérent et assurer sa sauvegarde; or chacun des étants assure lui-même sa sauvegarde en raison de sa puissance. (15) Il reste donc que chacun des infinis n'est infini que pour les réalités qui lui sont inférieures. (17) Nous entendrons dès lors que la puissance infinie de la providence, qui enveloppe toutes les puissances appartenant à tous les êtres auxquels s'étend son action providente, les engendre* et les maintient toutes solidement selon une unique unité, chacune dans l'infini de la puissance providentielle elle-même*, (20) comme elle confère aussi l'unité à toutes les réalités en la proportionnant à l'essence de chacune d'elles. (21) Car l'Un non plus n'est pas partout le même, par exemple dans les incorporels et dans les corps, pas plus qu'il n'est le même dans les corps éternels et dans les corps périssables; car l'unité des corps perpétuels est plus grande, sinon comment les uns demeurent-ils indissolubles, tandis que périt l'unité des autres*? (25) En outre, l'incorporel est plus proche de l'Un, tandis que le corps, en raison même* de sa division à l'infini, s'écarte extrêmement de l'Un. (27) On ne doit pas être arrêté par le fait qu'il y a des degrés dans l'unité, quand on voit que chaque (élément) de tous (les ordres de réalité) devient toujours autre par dégradation, comparé à celui qui le précède, jusqu'à ce qu'il arrive au dernier degré de sa série.

12

(1) La providence étant donc conforme à l'Un et de puissance infinie, parmi les réalités qu'elle a produites et sur lesquelles elle exerce son activité providente – quoique toutes participent des deux –, les unes subsistent selon l'Un: ce sont les réalités auxquelles le déterminé est connaturel, tandis que les autres subsistent selon l'infini: ce sont celles auxquelles l'indéterminé est connaturel*. (5) Car les choses d'ici, par

l'indéterminé, sont des imitations de l'infini de là: par le déterminé, elles sont des imitations de l'Un lui-même*. (7) C'est pourquoi les réalités premières de notre univers sont ce qu'elles sont selon une limite une et immuable, tandis que celles qui viennent après elles sont indéterminées, occupant un rang second. (10) Or, toute infinité subsistant selon l'infinité providentielle et tout déterminé selon l'unité, et l'infinité, là*, étant régie par l'Un et appartenant à l'Un, (13) ici aussi, les indéterminés par leur nature sont soumis aux déterminés, tandis que les déterminés confèrent un ordre au changement varié des réalités qui se meuvent de façon indéterminée. (15) Et de même que les causes agentes premières des déterminés et des indéterminés se disposent selon l'ordre qu'elles ont entre elles, de même les déterminés et les indéterminés, ayant reçu leur manière d'être analogue à celle des causes agentes premières, constituent la plénitude de l'univers, les moins bons dépendant des meilleurs*.

13

(1) L'exposé sera plus clair, si l'on admet que le produit de l'intelligence aussi est double, à savoir le corps et l'incorporel, et qu'elle connaît et produit l'un et l'autre de façon incorporelle conformément à sa nature à elle. (4) Et de même que la raison de l'incorporel en elle est incorporelle et constitue la cause des incorporels, tandis que la raison du corps, bien qu'elle soit incorporelle, est la cause des corps, la première assimilant ses effets à elle-même*, la seconde, du fait de sa dégradation par rapport à la première*, produisant des réalités différentes par rapport au genre incorporel, (8) de même* l'âme engendre des raisons: les unes*, en d'autres âmes, vivent et se meuvent, les autres tombent dans la matière, cognitives les premières, techniques les secondes; et toutes, elles sont engendrées vitalemment, mais les unes avancent par la vie vers la vie, les autres par la vie vers l'inanimé. (13) De façon générale, tout ce qui, par des causes différentes*, à la fois engendre et connaît ce qu'il engendre, engendre et connaît* par la cause meilleure; (15) quant aux effets, les uns sont engendrés par cette cause conformément à elle-même, les autres conformément à la cause dégradée. (16) C'est pourquoi*, si l'on dit que la providence aussi, ayant par l'Un la cause des déterminés, et par l'infinité celle des indéterminés, connaît et engendre* les uns et les autres de façon déterminée, selon l'une et l'autre (cause) de la même façon – comme l'intelligence le fait incorporellement selon la raison de l'incorporel et celle du corps –, (21) et que, parmi les existants, les uns sont

déterminés en vertu de l'Un, tandis que les autres sont indéterminés en vertu de l'infinité, on aura raison de le dire. (23) Et ni les étants nécessaires ne sont exempts de l'infinité, ni les étants contingents, de la limite; (24) car les seconds arrivent à leur terme complet dans le nécessaire qui les limite, (25) et les premiers, qui sont éternels en raison même* de leur nature nécessaire, participent de la puissance infinie – sinon d'où leur viendraient le toujours ainsi et le jamais autrement*? (27) Tantôt l'Un domine et fait pour cela que l'engendré* selon lui soit nécessaire, liant l'infini à la limite, (29) tantôt l'infini, dans sa fuite, affaiblit l'Un qui le poursuit et qui s'empare de lui*. (30) Quant à la providence, elle les connaît tous les deux, quoique selon le meilleur, comme on l'a dit, et saisit à l'avance dans la connaissance le caractère de chacun des deux selon l'engendrement, à savoir l'un comme «facteur de limite», pourrait-on dire, et l'autre comme «facteur d'infini»*.

14

(1) Donc toute limite et tout infini viennent de là, soit dans les incorporels soit dans les corps; (2) et ce qui est fait des deux vient également de là; (3) c'est pourquoi il y a là* la connaissance et des simples et des composés, de même que les générations des simples et des composés viennent de là. (4) En effet, parce qu'il y avait là l'Un et la puissance infinie de l'Un, de là viennent, séparément, les limites et tout ce qui est infini de quelque manière que ce soit. (6) Et parce qu'aussi l'un appartenait à l'autre*, la puissance infinie à l'Un, ici aussi les réalités qui en découlent, combinées*, rendent un le composé. (8) Ou bien l'Un demeure fixe et l'événement est nécessaire, ou bien l'infini court devant lui et l'événement est contingent*. (9) Mais puisque, ici non plus, il n'était pas permis que l'infini fût privé de l'Un, le contingent aussi, comme on l'a dit, s'achève dans la nature du nécessaire: (11) ou bien le contingent est dominé davantage par l'Un et il est déterminé, en se transformant dans le nécessaire, plus longtemps avant son dénouement*, ou bien, du fait de sa participation plus faible à l'Un, moins longtemps avant son dénouement, (13) subsistant cependant la même détermination, il s'établit* en dehors de la nature labile et, devenu semblable au précédent, (15) il imite la puissance infinie qui appartient à l'Un, mais non à elle-même; car toute puissance appartient à un autre qui la possède, mais non à elle-même*. (17) Donc, que tout indéterminé, quel qu'il soit, possède l'indéterminé et ce qu'on appelle le contingent dans le fait qu'il n'est pas

encore, mais aboutit à la nécessité d'être ou de ne pas être*, et cela plus ou moins longtemps à l'avance, c'est ce que les prédictions conjecturales* manifestent aussi; (21) en effet, elles sont vraies plutôt moins de temps avant la réalisation des événements que plus longtemps à l'avance, étant donné que l'indétermination s'est désormais transformée*.

II

COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE

par FERNAND BRUNNER

Le premier Opuscule est consacré à l'examen de dix questions (*dubitationes, ἀπορήματα*) concernant la providence. Après un prologue où l'on relève la mention d'autorités – Platon et les Oracles chaldaïques – et un appel à la réflexion «dans le secret de l'âme» – guidée par l'«Hermès commun» qui «impartit à toute âme les prénotions inenseignables des notions communes» –, Proclus formule une question portant sur le *quomodo, πῶς*, ou sur le *modus, τρόπος*, de la connaissance providentielle. Dans sa réponse, il souligne le rapport privilégié que la providence entretient avec l'Un quant à l'existence et à la connaissance; il suit que, de la diversité de ses objets – universels, particuliers, éternels, corruptibles, etc. –, la providence a une connaissance *unialis, ἐνιαία*, c'est-à-dire indivise et transcendante.

Dans la seconde question, Proclus posant en principe l'universalité de l'action providentielle et l'existence du contingent, fait porter sa réflexion sur les difficultés qui en découlent. Leur solution est commandée par une proposition qui résume le mouvement de la pensée des paragraphes 4 et 5 de la question 1: *dico utique quod cognitio in cognoscente subsistens ab existentia caracterizatur secundum id quod sui ipsius esse cognoscentis*¹, ἡ γνῶσις ὑφ'εστηκυῖα ἐν τῷ γινώσκοντι χαρακτηρίζεται κατὰ τὸ ἑαυτῆς εἶναι ἀπὸ τῆς τοῦτου ὑπάρξεως². Il résulte de cette affirmation que la providence connaissant chaque chose par sa cause et avant le temps, c'est-à-dire selon un mode meilleur, connaît l'indéterminé de façon déterminée: *indeterminatum determinate, τὸ ἀόριστον ὀρισμένως*.

¹ Paragraphe 7, lignes 16–18.

² 7, 15–16.

La troisième *dubitatio*, dont quatre paragraphes sont traduits ici, poursuit cette réflexion sur le *quomodo* de la connaissance providentielle. Le paragraphe 9 pose le problème suivant : la double causalité de la providence – par rapport aux déterminés et aux indéterminés – entraîne-t-elle une différence en elle ? Cela semble nécessaire, puisqu'il y a deux effets, et cela est impossible, puisque la providence est une en soi.

Dans le commentaire qui accompagne sa traduction allemande de l'Opuscule I et qui est consacré principalement à la mention des sources de Proclus et des passages parallèles de cet auteur – ce qui nous dispense ici d'aborder ces questions –, Klaus Feldbusch déclare que la réponse de Proclus consiste à rappeler que la providence est au-dessus du Même et de l'Autre³. Cette transcendance de l'Un par rapport aux catégories du *Timée* est bien proclusienne, mais à aucun moment de cette longue *dubitatio tertia* Proclus ne s'y réfère. La réponse de Proclus consiste plutôt dans une analyse de la causalité providentielle qui aboutit d'une part à la mention des deux causes qui sont en elle à l'origine des deux effets considérés – le déterminé et l'indéterminé –, et d'autre part à la découverte du rapport de ces causes entre elles. Proclus montre ainsi que le double effet a bien deux causes, comme cela était nécessaire, mais que ces deux causes ne constituent pas une véritable altérité, car elles sont entre elles dans un rapport de hiérarchie, ce qui supprime ce qu'il y avait d'intolérable dans l'affirmation que la providence une était duelle.

On peut suivre, dans les extraits ci-dessous des trois premières questions du premier Opuscule, la remarquable progression de la démonstration proclusienne. Dans le premier texte, l'auteur affirme l'uniformité de la connaissance providentielle ; dans le second, il précise que par rapport aux déterminés et aux indéterminés, cette forme unique est la détermination ; dans le troisième, il ajoute que la providence enveloppe cependant deux causes relativement à ces deux effets ; dans le quatrième, il enseigne que l'une de ces causes est subordonnée à l'autre ; et, dans le dernier, il réduit d'une certaine façon la dualité de ces causes à l'unité et, ce faisant, il revient à son point de départ.

1. Q. 1, 5, 23:

et cognoscit omnia eodem modo

5, 21:

καὶ γινώσκει πάντα τὸν αὐτὸν τρόπον

³ PROKLOS DIADOCHOS, *Zehn Aporien über die Vorsehung, Frage 1–5 (§§ 1–31)*, *Inaugural-Dissertation ... der Universität Köln*, 1972, p. 37.

2. Q. 2, 8, 36-38: <i>et cognoscit ea quorum est causa, et determinatorum et indeterminatorum determinate</i>	8, 33-34: καὶ γινώσκειν ⁴ ὧν ἐστὶν αἰτία, καὶ ὠρισμένων καὶ ἀορίστων ὠρισμένως
3. Q. 3, 12, 3-5: <i>secundum le unum subsistunt, quibus determinatio connaturalis, hec autem secundum le infinitum, quibus secundum indeterminationem⁵</i>	12, 3-4: κατὰ τὸ ἐν ὑφέστηκεν, οἷς τὸ ὠρισμένον σύμφυτον, τὰ δὲ κατὰ τὸ ἄπειρον, οἷς τὸ ἀόριστον
4. Q. 3, 12, 12-13: <i>et ea que ibi infinitate obtenta per unum et unius ente</i>	12, 9-10: καὶ τῆς ἐκεῖ ⁶ ἀπειρίας τῶ ἐνὶ κρατουμένης καὶ τοῦ ἐνὸς οὔσης
5. Q. 3, 13, 13-15: <i>omne generans simul et que generat cognoscens differentiis causis⁷, generat quidem ipsum et cognoscit secundum meliorem</i>	13, 11-13: ἅμα γεννῶν καὶ ἃ γεννᾷ γινώσκον διαφερούσαις αἰτίαις, γέννᾳ μὲν αὐτὰ καὶ γινώσκει κατὰ τὴν κρείττονα

Revenons à l'explication des quatre paragraphes que nous avons choisis dans la question 3. Après le paragraphe 10 qui enseigne que l'«Un de la providence» est la cause universelle et qu'il est doué d'une puissance préexistante à tout, à la fois transcendante à ses effets et immanente en eux, le paragraphe 11 entre dans le vif du sujet en distinguant l'Un de la providence et sa puissance infinie et en les plaçant chacun, l'Un et l'infini, à la tête d'une hiérarchie: 1) *Non enim est neque le unum ubique idem*, οὐ γὰρ ἐστὶν οὐδὲ τὸ ἐν πανταχοῦ ταυτόν⁸; 2) *Nichil enim mirum in infinitis virtutibus aliud alio esse infinitius*, οὐδὲν γὰρ θαυμαστόν ἐν ταῖς ἀπείροις δυνάμεσιν ἄλλο ἄλλου εἶναι ἀπειρότερον⁹. (Il faut distinguer en effet l'ordre de la puissance et celui de la quantité.)

⁴ Γινώσκει Γ (BOESE).

⁵ Sur *secundum indeterminationem*, voir le commentaire philologique ci-après.

⁶ Nous reconstituons le texte grec d'après le latin de GUILLAUME DE MOERBEKE. Cf. le commentaire philologique.

⁷ BOESE place la virgule après *ipsum* et rompt ainsi la liaison *generare-cognoscere* qui caractérise tout le paragraphe. Sur *ipsum* et αὐτά, voir encore le commentaire philologique.

⁸ 21-22 du latin, 22 du grec.

⁹ 3-4 du latin, 3-4 du grec.

Sous la providence une et de puissance infinie, l'univers est donc constitué par une série d'êtres de moins en moins uns et doués de puissances infinies qui s'approchent de plus en plus de la puissance finie. A tout niveau, l'οὐσία va de pair avec une δύναμις¹⁰ qui, à la fois, lui est intérieure, assure sa cohérence et sa conservation, et lui donne – sauf dans le cas du niveau d'être le plus bas – une action extérieure.

On observe, dans les lignes 8 à 10, schématiquement, les successions suivantes: si non fini, donc non enveloppé, donc non régi, donc non maintenu cohérent; mais maintenu cohérent, donc régi, donc enveloppé, donc non non fini. Ce raisonnement évoque le syllogisme hypothétique du type *modus tollens*. La logique du passage invite à rattacher *quamvis infinitum sit* (l. 10) à ce qui précède plutôt qu'à ce qui suit.

Dans la dernière partie du paragraphe (lignes 17 à 20), la puissance suprêmement infinie de la providence est présentée comme produisant et maintenant toutes les puissances *secundum unam unionem*¹¹, chacune *in sui ipsius infinito*¹², ἐκάστην ἐν τῷ ἑαυτῆς¹³ ἀπείρω. Comme il y a des puissances finies – celles des corps, – nous pensons, contre Feldbusch, qu'il s'agit non pas de l'infini de chaque puissance, mais de l'infini de la puissance providentielle¹⁴. Il est précisé ensuite (lignes 20–21) que la puissance infinie de la providence, au lieu de confondre en elle les puissances qu'elle enveloppe, donne à chacun des êtres le degré d'unité qui lui revient. Les lignes 17 à 20 indiquent donc l'aspect de synthèse (*coordinatio*, σύνταξις) dans l'univers, tandis que les lignes 20 et 21 traitent de l'aspect de hiérarchie (*ordo*, τάξις). Ces deux aspects sont nommés au paragraphe 18 de la question 3.

La phrase finale paraît généraliser le thème de la dégradation. Feldbusch comprend que Proclus n'étend pas cette opération au-delà du domaine du corps; il traduit en effet *unumquodque omnium*, ἕκαστον τῶν πάντων, par *jedes einzelne von allem Körperlichen*. Il semble au contraire que les lignes 27 à 30 reprennent l'idée générale exprimée aux lignes 21–22: *non enim est neque le unum ubique idem*. La pluralité hiérarchisée des différents ordres de réalité est affirmée avec vigueur dans les paragraphes 17 à 20 de cette même question. Au sein de chaque ordre, s'institue de

¹⁰ Cf. le commentaire de E. R. DODDS sur les *Eléments de théologie*, 2^e éd., Oxford, 1963, p. 245.

¹¹ 19.

¹² 20; grec: 18.

¹³ αὐτῆς L; de même ISAAC SEBASTOCRATOR.

¹⁴ On peut relever le chiasme: toutes – unité / chacune – infinité.

nouveau une multitude de degrés qu'on peut considérer de façon statique ou au contraire dans la propriété qu'a chaque terme d'engendrer le suivant.

Cela étant, le paragraphe 11 de la question 3 peut s'analyser comme suit.

1. (Lignes 1-3 du texte latin) *L'unité et la puissance infinie de la providence au sommet de deux hiérarchies :*

Un de la providence	puissance infinie de la providence
toute unité incorporelle	toute puissance infinie
toute unité corporelle	toute puissance finie

2. *Précisions sur l'infinité selon la puissance :*

a) (3-6) Distinction de l'infinité selon la puissance et de l'infinité selon la quantité: il n'y a d'infini supérieur à un autre que dans l'ordre de la puissance.

b) (6-11) Mais l'infini selon la puissance est fini pour le supérieur.

c) (11-15) Il est fini aussi pour lui-même.

d) (15-16) Il reste donc qu'il est infini pour l'inférieur seulement.

3. *Action de la puissance infinie universelle de la providence :*

a) (17-20) Génération et maintien de toutes les puissances par l'unique unité et de chacune d'elles par l'infini.

b) (20-21) Attribution universelle de l'unité propre à chaque chose.

4. *Diversité des unités :*

a) (21-27)	Un incorporels	
	corporels	{ éternels périssables
b) (27-fin)	Règle générale de la dégradation en toute série.	

Dans le paragraphe 12, Proclus progresse vers la solution du problème posé au § 9 en établissant un rapport de production, selon une ressemblance, entre l'Un de la providence et le déterminé d'une part, la puissance infinie de la providence et l'indéterminé d'autre part. Et de même que, dans la providence, l'infinité est dans un rapport de dépendance et d'appartenance par rapport à l'Un, de même, dans l'univers, l'indéterminé par rapport au déterminé.

Le paragraphe est construit sur l'opposition et la correspondance des deux causes premières hiérarchisées et des deux effets – le déterminé et l'indéterminé – eux-mêmes hiérarchisés. Le déterminé est sans doute constitué par l'incorporel et le corporel éternel dont il était question à la fin du § 11 et non par les dieux, comme l'écrit Feldbusch, p. 51. Le § 12 présente donc le plan suivant :

1. (1–7) *Correspondance cause-effet, modèle-image :*

<i>unum</i> , τὸ ἓν <i>determinatum</i> , τὸ ὀρισμένον	<i>infinitum</i> , τὸ ἄπειρον <i>indeterminatum</i> , τὸ ἀόριστον
--	---

(7–10) Application aux deux ordres de réalités de cet univers :

<i>prima ... secundum unum terminum sunt que sunt impermutabilem</i> , τὰ μὲν πρῶτα ... καθ' ἓνα ἀνεξάλλακτον ὅρον ἐστὶν ἃ ἐστι	<i>que autem deinceps illis aoristanei (id est tendunt ad indeterminatorem, secundum ordinem habentia, τὰ δὲ ἐφεξῆς ἐκείνοις ἀορισταίνει, δευτέραν ἔχοντα τάξιν</i>
---	---

2. *Hiérarchie entre les causes et par suite entre les effets :*

a) (10–13) Rappel de la double correspondance énoncée ci-dessus et affirmation de la hiérarchie des causes ;

b) (13–15) Application aux deux ordres de réalités de l'univers : les déterminés confèrent l'ordre aux indéterminés ; les indéterminés servent les déterminés.

c) (15–fin) Formulation synthétique :
 la relation des *proturga* (*id est prima agentia*) ... *cause*, τὰ πρωτουργὰ ... αἷτια (= ἓν et ἄπειρον) là, a son analogue dans celle des *determinata* et des *indeterminata* ici, où les *meliora*, κρείττονα, régissent les *deteriora*, χείρονα.

Le paragraphe 13 fournit les considérations décisives pour la solution du problème posé au début de la question 3 : les exemples de l'intelligence et de l'âme sont destinés à montrer qu'un même principe peut produire deux choses selon deux causes, sans se diviser lui-même, parce que ces deux causes se ramènent à une seule.

L'intelligence produit l'incorporel (l'âme) et le corporel par deux causes, incorporelles toutes les deux, mais hiérarchisées, donc réductibles à l'unité. L'exemple de l'âme est moins développé : il se résume dans l'affirmation de la production du vivant et du non-vivant *vitaliter*.

Généralisant ensuite sa thèse, Proclus pose qu'engendrer et connaître par des causes différentes, c'est engendrer et connaître par la cause meilleure. Cela signifie que, dans le premier exemple, la cause incorporelle du corporel est sous la dépendance de la cause incorporelle de l'incorporel et lui appartient, et que, dans le second exemple, la cause vivante du non-vivant – non mentionnée explicitement, pas plus que la cause vivante du vivant – est d'abord la cause vivante du vivant et vient d'elle. Après cette généralisation effectuée du point de vue de l'engendreur (lignes 13 à 15), Proclus se place à celui de l'engendré (lignes 15 et 16) et écrit de façon significative que les effets de la cause meilleure sont d'une part ceux qui sont engendrés selon elle-même, et d'autre part ceux qui sont engendrés selon la cause dégradée. Dans la cause moins bonne, c'est donc la cause meilleure qui agit en se dégradant.

Dans ces conditions, le problème posé au paragraphe 9 est résolu : la providence enferme en elle l'un et l'infini qui sont respectivement la cause du déterminé et de l'indéterminé ; mais elle produit ceux-ci *secundum ambo* (i. e. selon les deux causes) *eodem modo* (i. e. selon un seul mode, à savoir *determinate*). Ce que produit l'infini, c'est l'Un qui le produit, où réside la puissance infinie. Donc la providence n'a pas perdu son unité. Dans la question 1 (5, 23), on trouvait déjà la formule *omnia eodem modo*, mais le progrès accompli est évident : on voit maintenant comment la pluralité peut s'enraciner dans le principe sans le détruire.

La fin du paragraphe 13 (à partir de la ligne 23) est consacrée à montrer que les effets de l'Un et de l'infini se combinent dans les choses nécessaires et les choses contingentes. Les lignes 27 à 30 opposent l'effet de l'Un à celui de l'infini : dans le premier cas, la nécessité naît du lien qui retient l'infini ; dans le second cas, l'infini est dit s'enfuir tandis que l'Un le poursuit, cette fuite ayant pour résultat d'affaiblir l'Un qui ne peut plus s'emparer tout de suite de l'infini. Dans son édition d'Isaac Sebastocrator¹⁵, J. Dornseiff écrit : οὐ *ante καταλαμβάνον expectes*. Cette remarque ne nous paraît pas fondée, car il n'y a jamais d'infini, chez Proclus, sans quelque emprise de l'Un, comme on le voit par exemple au début des *Éléments de théologie* ou du livre II de la *Théologie platonicienne*. L'infini peut « distendre » l'Un, mais ne manque pas d'être capté par lui. Le contingent devient toujours nécessaire à quelque moment, comme va l'enseigner le § 14.

¹⁵ *Zehn Aporien über die Vorsehung*, Meisenheim am Glan, 1966, p. 28, apparat critique.

Plan du § 13:

1. *Le problème du double effet et de la double cause:*

a) (1–8) *Exemple de l'intelligence:* à son double effet (l'incorporel et le corporel) correspond en elle une double cause; mais ces causes sont hiérarchisées, de sorte que la seconde fait appel à la première comme à son principe.

b) (8–12) *Exemple de l'âme:* elle produit aussi deux effets (le vivant et le non-vivant), mais de façon vivante tous les deux.

c) *Règle générale:* α) (13–15) Tout producteur qui produit et connaît deux effets par deux causes, les produit et les connaît par la cause meilleure;

β) (15–16) Les effets sont produits par la cause meilleure, les uns en vertu d'elle-même, les autres par cette même cause, mais diminuée (*submissam*, ὑφειμένῃν).

d) *Le cas de la providence:* α) 16–20

Deux causes: l'un et l'infini

Deux effets: le déterminé et l'indéterminé

Un seul mode de production et de connaissance:

déterminante, eodem modo, i. e. le mode de la première cause.

β) (21–23) Les effets sont les uns déterminés, les autres indéterminés, en vertu des deux causes. (Noter la symétrie dans les subdivisions de c et de d.)

2. *Les nécessaires et les contingents ne sont pas soumis seulement à leurs causes respectives:*

a) (23) Les nécessaires ne sont pas privés de l'infinité,

b) (23–24) ni les contingents de la limite,

b) (24–25) car ceux-ci se terminent dans le nécessaire;

a) (25–27) et les nécessaires, éternels, participent de la puissance infinie;

a) (27–29) dans ce dernier cas, l'Un domine et rend nécessaire en liant l'infini à la limite;

b) (29–30) dans l'autre cas, l'infini en fuyant affaiblit l'Un qui le poursuit et qui s'empare de lui.

3. (30–fin) *Retour au cas de la providence:*

La providence connaît l'Un et l'infini selon l'un des deux, c'est-à-dire le meilleur, et préconçoit la propriété qu'elle donne à chacun des deux en l'engendrant.

Le paragraphe 14 se rattache aux lignes 23 et suivantes du paragraphe précédent, qui introduisent la thèse du mélange du déterminé et de l'indéterminé dans les effets de la providence. On peut remonter de ce mélange des effets à celui des causes elles-mêmes, c'est-à-dire: à la non-dualité ou unité de la providence, malgré la pluralité des causes qu'elle contient. C'est ce que Proclus suggère quand il se réfère aux causes des «simples», à savoir des déterminés et des indéterminés pris séparément, – qui sont l'Un et la puissance infinie de l'Un –, et à la cause des «composés» combinant les effets de l'Un et de l'infini dans l'unité du tout ¹⁶, – qui sont la puissance infinie, considérée non plus en elle-même, mais dans son appartenance à l'Un, et l'Un. C'est parce que, dans la providence, l'infini appartient à l'Un, qu'ici aussi l'infini compose avec l'Un et que le contingent s'achève dans la nature du nécessaire.

Cet achèvement du contingent dans le nécessaire se réalise de diverses façons: l'événement contingent, dont on ne sait pas encore s'il aura lieu ou non, se termine dans le nécessaire – c'est-à-dire se détermine – plus ou moins tôt avant son dénouement (*eventus*, ἐκβάσις), en d'autres termes, plus ou moins tôt avant d'arriver ou de ne pas arriver. En subissant cette détermination, l'événement contingent imite la puissance infinie de l'Un, qui ne s'appartient pas à elle-même, mais appartient à l'Un.

On analysera donc le paragraphe 14 de la façon suivante:

1. *La limite et l'infini ici, comme le composé des deux, remonte à l'Un et à l'infini dans la providence:*

a) (1–2) Mention de leurs effets simples et de leurs effets composés:

– les simples: *omnis terminus et omne infinitum in incorporeis*
 πᾶν πέρασ καὶ πᾶν ἄπειρον ἐν ἀσωμάτοις
in corporibus
 ἐν σώμασι

– les composés: *quod ex ambobus*.

b) (3) Le pouvoir d'engendrer ces effets s'accompagne de leur connaissance.

c) (4–8) Explication des lignes 1–2 par les correspondances causes-effets suivantes:

¹⁶ *Synolon* (*id est simul totum*), lignes 7–8. Il ne s'agit pas du cosmos, comme l'écrit FELDBUSCH, mais du composé (formé par les effets de l'Un et de l'infini). L'usage aristotélicien de ce mot et celui qu'en fait PROCLUS dans le *De malorum subsistentia*, 31, 21, appuient cette traduction.

Un	puissance infinie	puissance infinie appartenant à l'Un
limités	infinis	combinaisons des effets de l'Un et de sa puissance infinie

2. *Le nécessaire et le contingent :*

a) (8-9) Dans le cas du nécessaire, l'Un demeure immobile; dans le cas du contingent, l'infini fuit devant l'Un et le force à le poursuivre.

b) (9-11) Mais nulle part l'infini n'échappe à l'Un: le contingent se termine donc dans le nécessaire.

c) (11-13) Plus ou moins dominé par l'Un, le contingent se transforme dans le nécessaire plus ou moins tôt avant l'événement.

d) (13-15) Le contingent le plus lent à se déterminer subit cependant le même sort que l'autre.

e) (15-17) Il imite à son tour la subordination de la puissance infinie à l'Un, car il n'y a pas de puissance sans un propriétaire de cette puissance.

f) (17-fin) Résumé; puis exemple des prédictions conjecturales: la prédiction est vraie quand elle tombe après le moment où, l'indétermination levée, l'événement futur, quoique non encore arrivé, est déjà nécessaire.

Pour terminer, interrogeons-nous sur deux parties de la structure doctrinale que nous avons essayé de dégager.

En partant du *Philèbe* et des doctrines qui se sont inspirées du célèbre passage sur la Limite et l'Infini, Proclus instaure une théorie synthétique des différents aspects de l'infini. Notre texte en révèle au moins trois: 1) l'infini comme pouvoir d'envelopper, de régir et de maintenir cohérent les réalités inférieures¹⁷; 2) l'infini comme pouvoir de se maintenir soi-même perpétuellement dans ce que l'on est¹⁸; 3) l'infini comme indétermination du contingent¹⁹. Le Diadoque réunit ces trois sens dans une même série et sous la dépendance d'une même notion, ce qui est difficile à saisir.

Comment, par exemple, rendre compte par une même idée du « toujours le même » des étants supérieurs et du « pas encore » des contingents?

¹⁷ 11, 6-11.

¹⁸ 13, 23-29.

¹⁹ 13, 23-30; 14, 9 à la fin.

Dans le premier cas, l'infini va de pair avec la perfection; dans le second cas, il signifie l'imperfection. L'infini est d'une part le pouvoir infini d'être ce que l'on est déjà, et d'autre part le pouvoir infini de devenir ceci ou cela. Ces modalités de l'infini sont-elles en continuité les unes avec les autres et forment-elles vraiment une dégradation sérielle? En somme, la question est de savoir comment la puissance active, sous ses aspects de constitution substantielle et d'expansion productrice, peut, en un sens, ne faire qu'un avec la puissance passive du non encore déterminé en se réduisant au même aspect de la causalité providentielle ²⁰.

La deuxième difficulté qu'on pourrait signaler concerne le noeud du problème, le paradoxe des *deux* causes dans l'*Un* de la providence. Nous avons dit que la hiérarchisation de ces causes supprimait le paradoxe. Cela est vrai, mais à condition d'accepter que le déterminé et l'indéterminé, qui ne peuvent se *juxtaposer* dans la providence, peuvent bien se *subordonner* en elle.

Reprenons l'exemple de l'intelligence. Celle-ci produit l'incorporel et le corporel par deux causes, comme l'exige la pluralité des effets, mais ces causes n'en font qu'une, comme l'exige l'unité de l'intelligence: au sein de l'intelligence, la cause du corporel a sa source dans celle de l'incorporel, comme le moins bon remonte au meilleur. Mais pour remonter à une source, il faut d'abord en sortir: comment, au sein de l'intelligence, peut-il y avoir deux causes, même incorporelles toutes les deux, l'une de l'incorporel et l'autre du corporel?

La même question se pose à propos de la providence. En celle-ci, la cause du déterminé et celle de l'indéterminé sont toutes les deux déterminées, donc l'unité de la providence est sauve, puisque l'indéterminé se ramène au déterminé; mais l'une des deux causes n'en demeure pas moins la dégradation de l'autre. Il est certain que dans toute hiérarchie l'inférieur se ramène au supérieur, mais comment, au sein de la providence, une hiérarchie est-elle possible? Comment l'apparition d'une dualité, même réductible, est-elle possible? L'un est quand même deux d'une certaine façon.

On ne dit pas que Proclus n'a pas de réponse à cette question, mais seulement qu'il ne la donne pas dans les paragraphes que nous avons choisis.

Quoi qu'il en soit, il suffit d'analyser un passage de Proclus pour apprécier l'élévation, la précision et la subtilité de la pensée de cet auteur.

²⁰ Cf. le commentaire de DODDS dans son édition des *El. theol.*, p. 247.

Son originalité aussi, car il semble que ni Platon – ni bien entendu Aristote – ni le platonisme postérieur ni le stoïcisme, n'aient systématisé de cette façon la question de la providence et de ses effets.

Quant à la théologie postérieure, médiévale et moderne jusqu'à Leibniz et au-delà, elle affirme sans doute avec Proclus – et largement sous l'influence de Proclus par l'intermédiaire d'un Ammonius et d'un Boèce – que le contingent comme le nécessaire est l'objet de la connaissance divine, mais elle n'a pas cherché, du moins à la façon du Diadoque, la double cause en Dieu, malgré l'unité divine, de ce double effet.

III

KRITISCH-EXEGETISCHE BEMERKUNGEN

VON WALTER SPOERRI

Ich darf zunächst die Grunddaten der Textüberlieferung unserer Schrift in Erinnerung rufen¹. Wie die beiden anderen Opuscula des Proklos ist auch die Abhandlung *Περὶ τῶν δέκα πρὸς τὴν πρόνοιαν ἀπορημάτων* nicht im griechischen Originalwortlaut, sondern nur in der lateinischen Übersetzung des Wilhelm von Moerbeke erhalten. Dazu kommt jetzt allerdings die thematisch übereinstimmende und sich eng an Proklos anlehrende Schrift eines Byzantiners, Isaak Sebastokrator. Der Vergleich mit der Übertragung Wilhelms zeigt, daß Isaak seiner Vorlage weithin wörtlich gefolgt ist; bei den im Ganzen geringfügigen Abänderungen, die er am Wortlaut des Proklostextes vorgenommen hat, handelt es sich unter anderem um Retuschen im christlichen Sinne. Noch Rudolf Beutler, in seinem ausgezeichneten Proklos-Artikel der Pauly-Wissowaschen «Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft» (Bd. 23, 1, 1957, Sp. 200), wußte nichts von diesem grundlegenden Sachverhalt, der eine ziemlich genaue Wiederherstellung großer Partien des originalen Proklostextes ermöglicht². In zwei weiteren Abhandlungen

¹ Aus Raumgründen wird der einführende Teil meines Referats hier in gekürzter Fassung vorgelegt. Eine ausführlichere Darstellung mit reichhaltiger Bibliographie ist für das «Museum Helveticum» vorgesehen. Dort werden auch einige Textprobleme zur Sprache kommen, deren Erörterung hier zu weit geführt hätte.

² Den Titel der Schrift des PROKLOS entnimmt man aus den Zitaten bei PHILOPONOS *aet. mundi* p. 6, 16; 37, 21; 91, 6; 569, 27 Rabe; der Wortlaut wird durch den Titel der Abhandlung ISAAK's bestätigt (die Hdschr. C¹ und C² haben die redu-

gen hat Isaak auch die beiden anderen kleinen Schriften des Proklos benutzt, deren eine die Probleme von Vorsehung, Fatum und Willensfreiheit behandelt, während in der anderen die Theodizee zur Sprache kommt. Insbesondere weil sie in mannigfaltiger Beleuchtung die Einheit der Problematik von Vorsehung, Geschick, Freiheit und Übel sichtbar werden lassen, sind die *Tria Opuscula* bedeutsam für die Philosophie des konsequentesten Systematikers der griechischen Spätantike, in dem die metaphysisch-spekulative Richtung des Neuplatonismus sich vollendet hat.

Isaak Sebastokrator war, wie sein Name besagt, ein hochgestellter Byzantiner. Man vermutet heute, daß er identisch ist mit dem gleichnamigen Bruder Kaisers Alexios I. (1081–1118), des Begründers der über ein Jahrhundert regierenden komnenischen Dynastie³; im Zuge der Umgestaltung des Hoftitelwesens führte Alexios I. für seinen Bruder Isaak den neuen Titel eines Sebastokrators ein, dem er den Vorrang vor der Cäsarwürde gab⁴. Isaaks Proklosbearbeitung wäre wohl undenkbar

zierte Form *Περὶ προνοίας ἀπορημάτων*). In der lat. Fassung des Titels *de decem dubitationibus circa providentiam* ist *πρὸς* c. acc. mit *circa* wiedergegeben wie etwa *Opusc.* I § 7,4 *πρὸς ὃ* mit *circa quod* (vom Gegenstand der γνῶσις).

³ Vgl. BOESE (s. u. S. 131) XXII (offenbar aufgrund wichtiger Hinweise von F. DÖLGER; vgl. ebd. S. VI). Ein weiterer Isaak Sebastokrator ist bekannt; als jüngster Sohn Kaisers Alexios I. war er ein Neffe des älteren Sebastokrators und ein Bruder der klugen und hochgebildeten Geschichtsschreiberin Anna Komnene, deren «Alexias» ganz dem Ruhm ihres Vaters galt. Zu Isaak Sebastokrator (I) vgl. G. BUCKLER, *Anna Comnena*, Oxford 1929 (Neudr. 1968), 544 s. v.; die Ausgabe der «Alexias» von B. LEIB, Bd. 1, Paris 1937, xvii f. xxxii. D. U. PAPACHRYSSANTHOU, *La date de la mort du sébastocrator Isaac Comnène, frère d'Alexis I^{er}, et de quelques événements contemporains*, *Rev. Et. Byz.* 21 (1963) 250 ff. datiert Isaaks Tod auf ca. 1102 (auf jeden Fall vor November 1104). Zu Isaak Sebastokrator (II) vgl. Ed. KURTZ, *Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos*, *Byz. Zeitschr.* 16 (1907) 101 ff.; BUCKLER 544 s. v.; PAPACHRYSSANTHOU 250 (I. lebte noch 1152); L. STIERNON, *Notes de titulature et de prosopographie byzantines*, *Rev. Et. Byz.* 22 (1964) 188. Vgl. auch BUCKLER's genealogische Tafel. Unter den von KURTZ 107 ff. edierten vier Texten des THEODOROS PRODROMOS zur Verherrlichung Isaaks (II) befindet sich ein Prosaenkomion, in dem die hohe Bildung des Gefeierten gepriesen wird. Die Philosophie selbst tritt auf und trägt das Lob ihres Zöglings vor, den sie in Aristoteles und Platon eingeweiht und bis auf den Gipfel der Bildung geführt habe; während bisher Ares Könige und Fürsten für sich in Anspruch genommen und der Philosophie *ἰδιωτεία* und *χειρωναξία* zugewiesen habe, sei ihm nun der Mund gestopft. Bestärkt durch diesen Text, sieht KURTZ 106 in Isaak (II) den Autor *Περὶ προνοίας ἀπορημάτων* (s. o. Anm. 2). BUCKLER's Referat über die Ansichten von Kurtz (S. 9) ist fehlerhaft. Die von BOESE (s. u. S. 131) XXII Anm. 2; XXIX in Aussicht gestellte Abhandlung über die beiden Isaak und ihre Schriftstellerei steht offenbar noch aus. Ein dritter Isaak Sebastokrator (Enkel von Alexios I.) wird bei RIZZO (s. u. Anm. 16) I Anm. 2 genannt (ohne Quellenangaben!).

⁴ Vgl. R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin*, *Rev. Et. Byz.* 17 (1959) 53; L. STIERNON, *Notes de titulature et de prosopographie*

ohne die Wiederbelebung der platonischen Tradition durch den vielseitigen Schriftsteller und Staatsmann Michael Psellos (1018–78 [? 1096–97?]), der für die Kultur seiner Zeit eine ähnliche Bedeutung hatte wie Photios für die des 9. und Kaiser Konstantinos Porphyrogennetos für die des 10. Jahrhunderts. Die Wendung des Psellos zum Platonismus vollzog sich weitgehend über das Medium des Neuplatonismus; besonders viel verdankte er dem Proklos. Daß Isaak im Auftrage seines kaiserlichen Bruders die Untersuchung gegen den bedeutendsten Pselloschüler, den Philosophen Joannes Italos, einleiten mußte, steht auf einem anderen Blatt. Während man früher diesen Prozeß ausschließlich als eine Reaktion der Orthodoxie gegen den Platonismus des Psellos und seiner Schüler auffaßte, glaubt man heute mit Recht, daß das scharfe Vorgehen des Kaiserhauses eminent politische Gründe hatte⁵. Herbert Hunger, in seiner schönen Monographie zum christlichen Geist der byzantinischen Kultur⁶, würdigt Isaaks Proklosbearbeitung als «wohlüberlegten Versuch eines christlichen Humanisten ..., die philosophischen Schriften des heidnischen Neuplatonikers für die Orthodoxie tragbar zu machen und so der Mit- und Nachwelt zu erhalten»⁷.

Die nach 1204 im Osten gegebenen Möglichkeiten zum Studium des Griechischen und zu einer Vermittlerrolle an das Abendland wurden von den lateinischen Christen nur wenig genutzt. Der in enger Beziehung mit dem byzantinischen Kulturkreis stehende flämische Dominikaner Wilhelm von Moerbeke (um 1215 – um 1286) stellt eine Ausnahme dar. Durch sein gewaltiges Übersetzungswerk wurde die Kenntnis von philosophischen, mathematisch-naturwissenschaftlichen und medizinischen Texten der Griechen im lateinischen Westen beträchtlich erweitert. Wilhelm ist vor allem als Übersetzer des Aristoteles und seiner Kommentatoren bekannt; verschiedentlich hat er auch Revisionen älterer Übertragungen vorgenommen. Zum Teil wurden diese Arbeiten durch seinen Ordensbruder Thomas von Aquin veranlaßt, mit dem er als Pönitentiar

byzantines, *Rev. Et. Byz.* 21 (1963) 195 f. Überblick über das Hofrittelwesen unter den Komnenen: DERS., *Notes de titulature et de prosopographie byzantines*, *Rev. Et. Byz.* 23 (1965) 222 ff.

⁵ Vgl. HUNGER (s. u. Anm. 6) 71.116; S. RUNCIMAN, *The Last Byzantine Renaissance*, Cambridge 1970, 32 f.

⁶ *Reich der neuen Mitte*, Graz-Wien-Köln 1965, 365 f.

⁷ Vgl. auch N. G. WILSON, *The Church and classical studies in Byzantium*, *Antike und Abendland* 16 (1970) 71. Unzutreffend scheint mir das Urteil in: Proclus, *Théologie platonicienne*, Livre I, Paris 1968 (texte établi et traduit par H. D. SAFPREY et L. G. WESTERINK), CLVII. Zur Frage vgl. auch WESTERINK, *Mnemosyne* IV 15 (1962) 190.

am apostolischen Stuhl in Verbindung stand. Nicht minder bedeutsam waren Wilhelms Proklosübersetzungen, durch die das Abendland Zugang zu einem geschlossenen Bestand neuplatonischen Schrifttums erhielt. Außer den *Tria Opuscula* übertrug er die *Στοιχείωσις θεολογική* (*Elementatio Theologica*), den Parmenides- und den Timaioskommentar. Seine Arbeit an den *Opuscula* fällt in die Zeit, als er Erzbischof von Korinth war; jede der drei Schriften ist am Schluß als Werk Wilhelms bestimmt und datiert (Februar 1280). Die *Elementatio Theologica* wurde bereits 1268 am päpstlichen Hof zu Viterbo vollendet ⁸.

Auszüge aus der Abhandlung «*De decem dubitationibus circa providentiam*» wurden zum erstenmal gedruckt vorgelegt von Johann Albert Fabricius (1668–1736) in dessen monumentaler «*Bibliotheca Graeca*» (Bd. 8, Hamburg 1717, S. 497 ff.), welche auch die *editio princeps* des lateinischen Textes der beiden anderen *Opuscula* gab: «*De providentia et fato et eo quod in nobis ad Theodorum Mechanicum*» (vollständig) und «*De malorum subsistentia*» (in Auszügen) ⁹. Die erste vollständige Edition der lateinischen Übersetzung der *Tria Opuscula* wird dem französischen Philosophen und Philosophiehistoriker Victor Cousin (1792–1867) verdankt (1820; ²1864); ihre handschriftliche Grundlage ist ungenügend ¹⁰.

⁸ Für *Opusc.* II gibt nur die Subscriptio der Hdschr. O den Namen des Übersetzers. Ein äußerst nützliches Verzeichnis der von WILHELM veranstalteten Übersetzungen (mit Angabe der Editionen und mit kommentierter Bibliographie) bietet P. THILLET, in: Alexandre d'Aphrodise, *De Fato ad imperatores*, Version de Guillaume de Moerbeke, Paris 1963, 28 ff.; vgl. P. GLORIEUX, *La faculté des arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris 1971, 169 ff. (= *Etudes de philosophie médiévale* 59). Grundlegend M. GRABMANN, *Guglielmo di Moerbeke O. P., il traduttore delle opere di Aristotele*, Roma 1946, 85 ff. (= *Miscellanea Historiae Pontificiae* 11 [Collectionis totius n. 20]). Vgl. auch G. VERBEKE, in: Jean Philopon, *Commentaire sur le De anima d'Aristote*, Traduction de Guillaume de Moerbeke, Louvain-Paris 1966, LXXXVII ff. Zu WILHELMS Proklosübersetzungen insbesondere vgl. GRABMANN, *Die Proklosübersetzungen des Wilhelm von Moerbeke und ihre Verwertung in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, *Byz. Zeitschr.* 30 (1929–30) (= *Festgabe A. Heisenberg*) 78 ff.; ergänzt in: *Mittelalterliches Geistesleben II*, München 1936, 413 ff.; DERS., *Guglielmo* 147 ff.; E. R. DODDS, in: Proclus, *The Elements of Theology*, Oxford ²1963 (1964), xxxi f. xlii f.; THILLET 34 f.

⁹ Vgl. BOESE (s. u. S. 131) xiv ff. Die «*Bibliotheca Graeca*», mit der FABRICIUS die Grundlage für die Geschichte der griechischen Literatur schuf, bot in klarer und wohlgeordneter Form alles, was damals über dieses Gebiet von den Anfängen bis zur Eroberung Konstantinopels durch die Türken (1453) gesagt werden konnte; mit dieser unheimlichen Wissensmasse verband Fabricius noch die Edition einer Anzahl bisher nicht gedruckter oder selten gewordener Schriften, meist späteren Datums.

¹⁰ Vgl. BOESE (s. u. S. 131) xiv ff.; P. COURCELLE, *Rev. Et. anc.* 63 (1961)

Einen gewaltigen Fortschritt brachte 1960 die Ausgabe der Opuscula von Helmut Boese; sie erschien bei De Gruyter als Bd. 1 der von Paul Wilpert begründeten Reihe «Quellen und Studien zur Geschichte der Philosophie»¹¹. Nicht nur gab Boese die dringend notwendige textkritische Edition der lateinischen Übersetzung, sondern er konnte auch für große Partien eine Rekonstruktion des griechischen Originalwortlauts vorlegen. Diese beruht vor allem auf den Schriften Isaaks; dazu kommen einzelne Prokloszitate bei Joannes Philoponos, Joannes Lydos, Ps. Dionysios Areopagites und Michael Psellos. Wo Proklos seinerseits ältere Autoren wie etwa Plato oder Plutarch zitiert, läßt sich die Rekonstruktion mit Hilfe des Textes der betreffenden Schriftsteller vornehmen. Es ist das große Verdienst von L. G. Westerink, Boeses Aufmerksamkeit auf Isaak Sebastokrator gelenkt zu haben¹². Boese selbst wollte ursprünglich nur den lateinischen Text neu herausgeben; dieser war bereits im Druck, als er Isaaks Proklosimitation entdeckte. Boese benutzte dessen proklische Schriften ausschließlich im Codex Vaticanus Graecus 1773 (L); die anderen ihm bekannten Handschriften (D, Athos; C¹ und C², Istanbul, jetzt Athen) konnte er nicht einsehen¹³. Da Wilhelm von Moerbeke in der Regel *verbum e verbo* übersetzt¹⁴, erkannte

496 f.; L. G. WESTERINK, *Mnemosyne* IV 15 (1962) 189. Zu COUSINS Proklosstudien vgl. P. JANET, *Victor Cousin et son œuvre*, Paris 1893, 163 ff. 351 f.

¹¹ PROCLI DIADOCHI, *Tria Opuscula (De providentia, libertate, malo)*. *Latine Guilelmo de Moerbeka vertente et Graece ex Isaacii Sebastocratoris aliorumque scriptis collecta*.

¹² Vgl. BOESE VI. XX Anm. 2. Seltsamerweise wurde ISAAK's Proklosbearbeitung lange Zeit verkannt; vgl. BOESE XX m. Anm. 2 (BUCKLER [s. o. Anm. 3] 9; usw.).

¹³ Zu den Handschriften vgl. BOESE xx ff. Die Vorlage von L, ein Codex aus Patmos, ist heute verloren; in älteren Verzeichnissen ist die Handschrift noch aufgeführt. Mehr bei RIZZO (s. u. Anm. 16) xxviii ff., der im Widerspruch zu seiner Anm. 27 die Athos-Hdschr. mit einem von Boese abweichenden Sigel (Q) bezeichnet.

¹⁴ Dies ist die damals übliche Übersetzungsmethode; vgl. B. SCHNEIDER, *Die mittelalterlichen griechisch-lateinischen Übersetzungen der aristotelischen Rhetorik*, Berlin–New York 1971 (= *Peripatoi* 2), 15.141. Zu WILHELM's Übersetzungstechnik vgl. Ad. BUSSE, *De praesidiis Aristotelis Politica emendandi*, Diss. Berlin 1881; L. DITTMAYER, *Quae ratio inter vetustam Aristotelis Rhetoricorum translationem et Graecos codices intercedat*, Diss. Würzburg 1883; die kommentierte Ausgabe der aristotelischen Politik von W. L. NEWMAN, Oxford 1887.1902 (Neudr. 1950), *passim* (Index Bd. 4, 628 f.); G. RUDBERG, *Textstudien zur Tiergeschichte des Aristoteles* 27 ff., in: *Uppsala Universitets Årsskrift* 1908; R. KLIBANSKY, *Ein Proklos-Fund und seine Bedeutung*, SB Heidelberg, Phil.-hist. Kl., 1928–29, 5,15; H. J. DROSSAART LULOFS, in: *Aristotelis de somno et vigilia Liber adiectis veteribus translationibus et Theodori Metochitae commentario*, Leiden 1943, xi ff. (Lit.); GRABMANN, *Guglielmo* (s. o. Anm. 8) 190 ff. (Lit.; über WILHELM's Aristoteles-

man nicht nur, daß Isaak dem Text des Proklos weithin wörtlich gefolgt ist, sondern es ergab sich auch die Möglichkeit, Isaaks Änderungen gegenüber seiner Vorlage ziemlich genau festzustellen und in den kritischen Apparat zu verweisen. Umgekehrt ließ sich der griechische Wortlaut der Vorlage Wilhelms sowie dessen Übersetzung mit Hilfe der Exzerpte Isaaks kontrollieren. Die konsequent festgehaltene lateinische Wiedergabe bestimmter griechischer Termini durch Wilhelm¹⁵ ermöglichte auch eine Rückübersetzung des lateinischen Textes an gewissen Stellen, wo Isaaks Bearbeitung uns im Stich läßt.

Im Jahre 1966 veröffentlichte Johannes Dornseiff in seiner Kölner Dissertation den griechischen Text von Isaaks «Zehn Aporien über die Vorsehung»¹⁶; wie Boese benutzte auch Dornseiff ausschließlich die

übersetzungen «im Werturteil des Humanismus und der klassischen Philologie» ebd. 168 ff.); DERS., Bedeutung und Aufgaben der Erforschung des mittelalterlichen Aristotelismus, in: *Mittelalterliches Geistesleben III*, München 1956, 54 f. (Lit.); C. VANSTEENKISTE, *Procli Elementatio Theologica translata a Guilelmo de Moerbeke. Notae de methodo translationis*, *Tijdschrift voor Philosophie* 14 (1952) 503 ff., mit einem Lexikon (im Anschluß an die Textausgabe, ebd. 13, 1951, 263 ff. 491 ff.); L. MINIO-PALUELLO, Note sull' Aristotele latino medievale, *Riv. di filosofia neo-scolastica* 44 (1952) 392 ff. 405 ff.; DERS., in: *ARISTOTELES LATINUS IV 1–4* (2 et 3 ed. alt.), *Analytica Posteriora*, Bruges–Paris 1968, LXXV ff.; *PLATO LATINUS III* (Parmenides usque ad finem primae hypothesis nec non Procli Commentarium in Parmenidem, pars ultima adhuc inedita interprete Guilelmo de Moerbeka, edd. R. KLIBANSKY et C. LABOWSKY), London 1953, xvi ff. (Lit.); G. VERBEKE, Guillaume de Moerbeke, traducteur de Proclus, *Rev. philos. de Louvain* 51 (1953) 352 ff.; Guillaume de Moerbeke et sa méthode de traduction, in: *Medioevo e Rinascimento*, Studi in onore di Bruno Nardi II, Firenze 1955, 781 ff.; DERS., in: Thémistius, *Commentaire sur le Traité de l'âme d'Aristote*, Traduction de Guillaume de Moerbeke, Louvain–Paris 1957, LXXIV ff. (mit Analyse der Übersetzung einer Reihe von Termini); DERS., in: Ammonius, *Commentaire sur le Peri Hermeneias d'Aristote*, Traduction de Guillaume de Moerbeke, Louvain–Paris 1961, LXIX ff. (S. LXXX ff.: Analyse der Übersetzung einer Reihe von Termini, darunter solcher, die für unseren Text von Bedeutung sind: τὸ ἐνδεχόμενον, ἐνδέχεται, ὀρισμένος, ἔκβασις, ἀόριστος, παράγειν, νοῦς, ιδιότης, ἄμοιρος; S. LXXXVII ff.: instruktiver Vergleich zwischen Wilhelm und Boethius); THILLET (s. o. Anm. 8) 19 ff. 36 ff. Weiteres s. u. Anm. 15. 27.

¹⁵ Dazu VERBEKE, Ammonius (s. o. Anm. 14) xcii; Philopon (s. o. Anm. 8) xciv ff.; THILLET (s. o. Anm. 8) 19 f. 51. Dagegen sind die Übersetzungen des HENRICUS ARISTIPPUS (12. Jh.) durch eine auffällige Variatio gekennzeichnet; vgl. DROSSAART LULOFS (s. o. Anm. 14) xi f.; L. MINIO-PALUELLO, Henri Aristippe, Guillaume de Moerbeke et les traductions latines médiévales des «Météorologiques» et du «De Generatione et Corruptione» d'Aristote, *Rev. philos. de Louvain* 45 (1947) 213 ff.

¹⁶ = H. 19 der «Beiträge zur klassischen Philologie», hg. v. R. MERKELBACH, Meisenheim am Glan. 1971 erschien als Bd. 42 dieser Reihe auch die Ausgabe von ISAAKS «De malorum subsistentia» von J. J. RIZZO (mit einer längeren Einleitung über die Quellen, Isaaks Arbeitsweise und die Handschriften).

Handschrift L. Jetzt erst, wo der ganze Text einer der drei Schriften Isaaks im Druck vorlag, war es möglich, ein vollständiges Bild von Isaaks Arbeitsweise zu gewinnen und Boeses griechischen Text einer genauen Kontrolle zu unterziehen. Daß diese mehr als einmal zu Ungunsten Boeses ausfallen muß, wird sich bei der Einzelbesprechung unseres Textes erweisen. Vermutlich hätte sich manches vermeiden lassen, wenn der Herausgeber zuletzt nicht unter Zeitdruck gestanden hätte¹⁷. Diese empfindlichen Mängel schmälern jedoch nicht die Bedeutung von Boeses Pionierarbeit; alle Proklosforscher sind ihm zu großem Dank für diese Leistung verpflichtet, die eine Vertiefung unseres Proklosverständnisses ermöglichte und als grundlegender Beitrag zur Aufhellung eines schwierigen und für unsere Kenntnis von Proklos wichtigen Textes zu werten ist.

Eine deutsche Übersetzung unserer Schrift legte Klaus Feldbusch 1972 in seiner Kölner Dissertation vor; sie beschränkt sich auf die Fragen 1 bis 5 (§§ 1–31)¹⁸. Beigegeben ist ein knapper Kommentar. Übersetzung und Kommentar sind recht nützlich, auch wenn der Übersetzer nicht immer das Richtige getroffen hat. Ausdrucksmäßig ist die Übertragung öfters recht unbeholfen; gern wird die Prägnanz des Originals durch Verdoppelungen und andere Erweiterungen verwässert.

Nach diesen einleitenden Ausführungen wollen wir zu unserem Text übergehen: Op. I (*dec. dubit.*), quaest. 3, §§ 11–14.

Vorausgeschickt seien einige allgemeine Bemerkungen zur Rekonstruktion des griechischen Originalwortlauts. Genaue, bis ins einzelne gehende Übereinstimmung zwischen der lateinischen Version und Isaak zeigt, daß dieser an der betreffenden Stelle Proklos wörtlich übernom-

¹⁷ Eine uneingeschränkt positive Beurteilung wie die von W. BEIERWALTES, Philosophische Marginalien zu Proklos-Texten, Philos. Rundschau 10 (1962) 68 läßt sich in dieser Form nicht mehr aufrecht erhalten; gerade auch an BOESES kritischen Apparaten ist allerhand auszusetzen. Wie am Text weiterzukommen ist auf der von Boese geschaffenen Grundlage, zeigt die Rezension von J. MAU, DLZ 85 (1964) 217. L. G. WESTERINK, Notes on the *Tria Opuscula* of Proclus, Mnemosyne IV 15 (1962) 159 ff. bringt zahlreiche Verbesserungsvorschläge.

¹⁸ PROKLOS DIADOCHOS. Zehn Aporien über die Vorsehung. Frage 1–5 (§§ 1–31). BOESE XXIX hatte seinerzeit eine kommentierte Gesamtübersetzung angekündigt.

Etwa zu gleicher Zeit wie die Arbeit von FELDBUSCH erschien auch eine Übersetzung (mit erklärenden Bemerkungen) der ersten Hälfte der Abhandlung «De providentia», ebenfalls eine Kölner Dissertation, von TH. BORGER, Proklos Diadochos. Über die Vorsehung, das Schicksal und den freien Willen an Theodoros, den Ingenieur (Mechaniker) (§§ 1–32), Köln 1971.

men hat. Nähere Überlegung erfordern die Fälle, wo die beiden Texte sich unterscheiden. Da Wilhelm im Prinzip *verbum e verbo* übersetzte, Isaak hingegen keine Veranlassung hatte, seine Vorlage nicht auch einmal weniger sklavisch wiederzugeben, auch wo keine Retuschen im christlichen Sinne erforderlich waren, darf man bei Abweichungen zwischen den beiden Texten grundsätzlich der lateinischen Fassung den Vorzug geben. Das bedeutet natürlich keineswegs, daß diese immer das Ursprüngliche bewahrt hat. Einmal enthält der lateinische Text eine Anzahl Fehler; dabei handelt es sich nicht nur um Überlieferungsfehler: ein Teil geht auf eine fehlerhafte griechische Vorlage zurück (Vorlagefehler), anderes fällt zu Lasten des Übersetzers (Lese- oder eigentliche Übersetzungsfehler)¹⁹. Zum anderen zeigt die Gegenüberstellung von Übersetzung und Original in den Fällen, wo dieses erhalten ist, daß Wilhelm nicht immer ganz mechanisch verfahren ist. So kommt es vor, daß offenbar aus Gründen der Deutlichkeit oder des lateinischen Stils die griechische Wortstellung nicht beibehalten wurde²⁰. Da auch Isaak Abänderungen dieser Art vorgenommen haben kann, ist es gerade bei abweichender Wortstellung nicht immer leicht zu ermitteln, ob das Ursprüngliche bei Wilhelm oder bei Isaak steht²¹. Hier wie übrigens auch

¹⁹ Vgl. PLATO LATINUS III (s. o. Anm. 14) xxvii ff. Instruktive Aufzählung von Übersetzungsfehlern in den Opuscula bei L. G. WESTERINK, Mnemosyne IV 15 (1962) 189 («Guilelmus's inadequate knowledge of Greek»). Zur Tiergeschichte des Aristoteles vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 45 ff. 69 ff. (zahlreiche Proben von Lesefehlern); zur Politik P. MICHAUD-QUANTIN, in: ARISTOTELES LATINUS XXIX 1, Politica (Libri I–II. 11), Bruges–Paris 1961, xii f. xv; zu Alexanders *De fato* vgl. THILLET (s. o. Anm. 8) 56 ff. («Guillaume ... paraît avoir connu le grec de manière très convenable»). Zur Frage von Wilhelms Griechischkenntnissen vgl. auch das nüancierte Urteil in PLATO LATINUS III, xvii ff. Von allgemeiner Bedeutung für die Frage der Übersetzungsfehler ist S. LUNDSTRÖM, Übersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiete der christlichen Latinität, Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 51, Nr. 3, 1955.

²⁰ Vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 48 f.; VANSTEENKISTE (s. o. Anm. 14) 503 ff.; THILLET (s. o. Anm. 8) 36 f. Vor einer «mechanical retranslation» warnt WESTERINK (s. o. Anm. 19) 190. Vgl. auch PLATO LATINUS III (s. o. Anm. 14), xvi. xl (mit Hinweis auf BESSARIONS Simplikiosretroversion). Daß die Methode der Retroversion einer wortwörtlichen lateinischen Übersetzung ihre Grenzen hat, betont zu Recht MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. u. Anm. 27) 13 f.

²¹ In solchen Fällen folgt Boese bald Isaak, bald Wilhelm. Daß der kritische Apparat keine Angaben darüber macht, erweist sich beim Gebrauch als empfindlicher Mangel, der die Benutzung der Edition erschwert und unnötige Unsicherheit stiftet. Diese Kritik gilt ganz allgemein für Boeses Verzicht auf Vollständigkeit bei der Herstellung des griechischen Apparats (S. xxviii f.), wobei nicht zu vergessen ist, daß Isaaks Schriften damals noch unveröffentlicht waren. Der Apparat ist nicht nur dazu da, um dem Leser Isaaks Methode zu veranschaulichen («... ut methodus

sonst wäre eine generelle Entscheidung fehl am Platz; es muß jeder Einzelfall für sich betrachtet werden. Dabei sollte man auch bedenken, daß womöglich keiner der beiden Texte die Vorlage unverändert wiedergibt. Diese Möglichkeit besteht auch bei Übereinstimmung beider Texte, falls sie nämlich von derselben fehlerhaften Überlieferung abhängen oder ihre Urheber die gleiche Abänderung vorgenommen haben²². Doch das sind Spezialfälle. Im großen und ganzen, darf man wohl sagen, wird uns Proklos mit Hilfe der lateinischen Übersetzung und Isaaks Bearbeitung beinahe wie im Urtext zugänglich. Ohne Isaak wären uns diese Schriften vielfach unverständlich. Wilhelms wortwörtliche Übersetzung führte zu Sprachgebilden, die mit dem Lateinischen oft nur mehr die Vokabeln und kaum die primitiven Regeln der Syntax gemein haben²³; dem Verständnis bereiten sie unüberwindliche Hindernisse, wenn man nicht in der Lage ist, sich den griechischen Hintergrund zu vergegenwärtigen²⁴. Deshalb auch ist eine sinnvolle Beschäftigung mit den *Tria Opuscula* des Proklos nur vom Griechischen her möglich und die Wiederherstellung ihres ursprünglichen Wortlauts unerläßlich²⁵.

Schon ein summarischer Vergleich der lateinischen Fassung von Opusc. I, §§ 11–14 mit dem entsprechenden Stück des Byzantiners zeigt, daß praktisch der gesamte Originalwortlaut bei Isaak noch greifbar ist. Nur zweimal hat dieser eine größere Streichung vorgenommen (§ 13, Z. 1–2. 17–20). Von den beiden Stellen ist allein die zweite von Bedeutung für den philosophischen Gehalt des Urtextes; doch läßt sich ihr

Isaacii perspicere), sondern er hat alles zu bringen, was für eine Kontrolle der Textrekonstruktion erforderlich ist.

²² Daraufhin sind die Textpartien zu prüfen, in denen zu Wilhelm und Isaak ein dritter Zeuge (Philoponos) hinzukommt.

²³ Vgl. KLIBANSKY, Proklos-Fund (s. o. Anm. 14) 15.

²⁴ Dies hatte schon der gescheite FABRICIUS (s. o. S. 130) 464 bemerkt. Vgl. MINIO-PALUELLO (s. o. Anm. 14) 408 («... Guglielmo voleva far legger il greco in lettere latine»); VERBEKE, Ammonius (s. o. Anm. 14) xcii.

²⁵ Es lohnte sich, das mittelalterliche Verständnis der Verbalübersetzungen eingehender zu untersuchen; einiges dazu bei BOESE XI; BEIERWALTES (s. o. Anm. 17) 66. VANSTEENKISTE, Notae (s. o. Anm. 14) 503 f. lobt die Vorzüge der Verbalübersetzungen und glaubt, diese in mancher Hinsicht über die modernen Wiedergaben (DODDS, LIDDELL-SCOTT-JONES) stellen zu müssen! Vgl. auch VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXXIV (zu Roger Bacons hartem Urteil über Wilhelms Übersetzungen). – Zu den Hilfsmitteln für die Rekonstruktion des griechischen Originalwortlauts der *Tria Opuscula* gehören noch die bei BOESE 267 ff. abgedruckten griechischen Marginalia des Cod. Vat. Lat. 4568 (dazu PLATO LATINUS III [s. o. Anm. 14], XIX f.; BOESE XVII. XXIX; WESTERINK [s. o. Anm. 17] 159; A. COLONNA, Riv. di filol. e di istruz. classica 91, 1963, 92 f.). Davon beziehen sich Nr. 9–11 auf unseren Abschnitt, bringen aber nichts Neues.

griechischer Wortlaut mit Hilfe des Lateinischen ohne weiteres rekonstruieren. In § 11, Z. 6–7 hat Boese zu Unrecht eine Streichung durch Isaak angegeben; die entsprechenden Zeichen im griechischen Text (drei waagerechte Striche) sind daher zu tilgen.

Wie steht es nun um die Korrespondenz im einzelnen zwischen der lateinischen Version und Isaaks Bearbeitung? Es lassen sich im großen und ganzen zwei Arten von Textpartien unterscheiden:

1. Die Entsprechung zwischen beiden Texten ist sehr genau. Satzbau und allgemeine Struktur der Satzgefüge sind identisch, und es entsprechen sich die Bestandteile der einzelnen Sätze. Falls Abweichungen vorkommen, sind sie lokal begrenzt: Abänderung der Wortfolge (Wilhelm oder Isaak); Ersatz eines Begriffs durch einen anderen (Isaak); Streichung oder Beifügung eines Begriffs bzw. eines ganzen Satzteils (Isaak, gelegentlich Wilhelm). Mit Hilfe derartiger Substitutionen, Streichungen und Erweiterungen retuschiert Isaak die Vorlage im christlichen Sinne. Im übrigen besteht genaue Übereinstimmung zwischen Wilhelm und Isaak, d. h. Isaaks Text stellt den Wortlaut dar, zu dem man gelangt, wenn man das Lateinische Wort für Wort ins Griechische zurückübersetzt.

2. Neben den Stücken, wo sich die beiden Texte genau entsprechen, gibt es Partien, in denen Isaak das Satzgefüge umstrukturiert hat. Sätze sind umgestellt, Satzteile umgruppiert, die Konstruktion abgeändert; der Inhalt der Einzelstücke wird, wenn nötig, entsprechend modifiziert. Es tritt auch der Fall ein, daß ein regierender Satz, der für das Gedankliche unwesentlich ist oder überzählig wurde, wegfällt und der davon abhängige Satz selbständig wird. Sofern es sich nicht um den Ausfall eines ganzen Satzes handelt, geht bei diesen Abänderungen im Prinzip nichts vom Gesamthalt verloren; die Einzelinhalte verteilen sich nur anders auf die neue Struktur. Auch hier sind natürlich außerdem noch Abweichungen möglich, wie sie zu Typus 1 erwähnt wurden.

Wir kommen jetzt zur Einzelbesprechung von §§ 11–14. Im Unterschied zu den beiden vorangehenden Beiträgen ist hier Boeses Rekonstruktion des griechischen Originalwortlauts zugrunde gelegt (rechte Seite der Ausgabe der *Tria Opuscula*). Zitiert wird nach Paragraphen und Paragraphenzeilen; in Klammern ist jeweils die Zeilenzählung der *Translatio Guilelmi* (= Guil.) beigegeben (linke Seite von Boeses Ausgabe). Isaak (= Is.) wird nach Seiten und Zeilen der Dornseiffischen Edition zitiert. Dank den Bemühungen von Herrn Kollegen Willy Rordorf

verfügen wir jetzt in Neuchâtel über Kopien aller von Boese S. XXI erwähnten Handschriften. Herr Rordorf hat sie für unseren Text kollationiert ²⁶.

§ 11

Z. 1–3 (1–3) Abgesehen vom lat. Glossem für τὸ ἀπειροδύναμον ²⁷ besteht durchgehende Übereinstimmung zwischen Guil. und Is. S. 24, 23–25. Boese hat Is. unverändert übernommen.

Z. 3–5 (3–6) Die Abänderungen Is. S. 24, 25–25, 3 fallen unter Typus 2 und sind mit einer Sinnverschiebung verbunden. Boeses Rekonstruktion folgt durchweg Guil.; die einzelnen Elemente stehen alle bei Is., nur das eine der beiden *enim* muß so wiederhergestellt werden. Is. hat die zwei mit der Partikel γάρ versehenen Teile dieses Abschnitts (1.: übergeordneter Satz mit a. c. i.; 2.: übergeordneter Satz mit Relativsatz) mitein-

²⁶ DORNSEIFF 5 betrachtet die «Istanbuler» Handschriften als «anscheinend verloren»! Bei RIZZO (s. o. Anm. 16) XXIX, der im Unterschied zu Boese und Dornseiff auch die Hdschr. D herangezogen hat, heißt es von C¹ und C²: «can no longer be located».

²⁷ *id est infinitas virtutis*. Der griechische Begriff erscheint in lateinischer Transkription (*apirodynamum*). Zu den lateinischen Transkriptionen griechischer Termini bei Guil. vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 32 ff.; DROSSAART LULOFS (s. o. Anm. 14) XVI ff.; PLATO LATINUS III (s. o. Anm. 14), XXIII; THILLET (s. o. Anm. 8) 51 f. 57 f. Zur Orthographie vgl. L. MINIO-PALUELLO und A. FRANCESCHINI in: ARISTOTELES LATINUS XXXIII, De arte poetica, Guilelmo de Moerbeke interprete, ed. E. VALGIMIGLI, Bruges–Paris 1953, x f. Anm. 12 (S. XVI: allgemein zu den lat. Transkriptionen). Diese Transkriptionen sind durchaus nicht immer ein Zeichen ungenügender Griechischkenntnis des Übersetzers, wie ja allein schon die oft mit ihnen verbundenen Glosseme zeigen; zu deren Funktion L. MINIO-PALUELLO, Guglielmo di Moerbeke traduttore della *Poetica* di Aristotele (1278), Riv. di filosofia neo-scolastica 39 (1947) 11 f. Zur entsprechenden Praxis in der anonymen *Translatio vetus* der aristotelischen Rhetorik vgl. SCHNEIDER (s. o. Anm. 14) 18. In unserer Übersetzung treten die Glosseme natürlich nicht in Erscheinung. Zur Entsprechung δύναμις: Guil. *virtus* vgl. MINIO-PALUELLO 14 f. Dieser bespricht auch S. 7 ff. die Wiedergabe gewisser Partikeln, Konjunktionen und Adverbien; zusammengenommen ergeben diese Übersetzungen einen für Guil. charakteristischen Komplex. Vgl. auch RUDBERG 44 f.; DROSSAART LULOFS (s. o. Anm. 14) XI ff. (mit Verweisen auf die Arbeiten von F. PELSTER); DERS., in: ARISTOTELES LATINUS XVII 2. v, De generatione animalium, *Translatio* Guilelmi de Moerbeka, Bruges–Paris 1966, xx; MINIO-PALUELLO, Henri Aristippe (s. o. Anm. 15) 218. 232. 234; Note (s. o. Anm. 14) 394 f.; Iacobus Veneticus Grecus, Canonist and Translator of Aristotle, *Traditio* 8 (1952) 288 f.; VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXIV ff.; Ammonius (s. o. Anm. 14) LXIX ff.; Philopon (s. o. Anm. 8) LXXXIX f. XCIV f.; MICHAUD-QUANTIN (s. o. Anm. 19) XIII f.; THILLET 21 f. 37 ff.

ander permutiert und auch innerhalb einer jeden Partie Verschiebungen vorgenommen. In Boeses Apparat erfährt man nichts von all dem. Nur der Zusatz μετ' αὐτήν (Is.) zwischen ταῖς und ἀπείροις δυνάμεσιν wird erwähnt; aus dem Zusammenhang herausgelöst, ist diese Angabe unverstänlich, umso mehr als Is. hier die Vorlage umgebogen und offensichtlich mißverstanden hat. Da Boese S. xxviii angibt, er habe die von Is. vorgenommenen Transpositionen nicht aufgeführt, wenn der Inhalt unverändert blieb, muß man aus seinem Schweigen schließen, daß ihm die Sinnverschiebung bei Is. ganz entgangen ist²⁸. Der Absatz bei Feldbusch S. 44 zerreiβt den Zusammenhang.

Z. 6–8 (6–8) Für den ersten Teil gibt Boese irrtümlicherweise eine Auslassung bei Is. S. 25, 3–4 an; im übrigen hat er – bei durchgehender Übereinstimmung zwischen Guil. und Is. – Is. S. 25,5 unverändert übernommen. Der allgemeine Sinn der Stelle ist klar: jedes Unendliche ist ein solches für die ihm untergeordneten Realitäten (τοῖς ὑπ' αὐτό), für die ihm übergeordneten (τοῖς πρὸ αὐτοῦ) jedoch ist es endlich (vgl. *Elem. Theol.* S. 84, 1 ff. Dodds). Schwieriger ist die Entscheidung darüber, ob man im ersten Teil den griech. Originalwortlaut nach Is. (πᾶν δ' ὅμως τὸ ἄπειρον τοῖς μὲν ὑπ' αὐτὸ τοιοῦτον ἂν εἴη καὶ τὴν δύναμιν²⁹ ἄπειρον) wiederherzustellen hat oder ob Guil. mit der von Is. in auffälliger Weise abweichenden Wortfolge (*omne attamen infinitum hiis quidem que sub ipso et secundum virtutem infinitum erit utique tale*) Ursprünglicheres bewahrt hat. Die Retroversion von Guil. *verbum e verbo* ergibt ... τοῖς μὲν ὑπ' αὐτὸ καὶ κατὰ

²⁸ Näheres zur Is.-Stelle in dem für das «Museum Helveticum» vorgesehenen Aufsatz (s. o. Anm. 1).

²⁹ Wegen Guil. *secundum virtutem* stellt DORNSEIFF S. 25, 4 κατὰ vor τὴν δύναμιν her. An und für sich war τὴν δύναμιν ἄπειρον (L, D, C¹, C²) durchaus möglich, umso mehr als in der attizistischen Literatursprache des 11./12. Jh. der Akkusativ der Beziehung sehr beliebt war. Vgl. dazu E. RENAULD, *Etude de la langue et du style de Michel Psellos*, Thèse Paris 1920, 141 ff.; F. HÖRMANN, *Beiträge zur Syntax des Johannes Kinnamos*, Diss. München 1938, 110; G. BÖHLIG, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos*, Berlin 1956 (= *Berliner Byzantinistische Arbeiten* 2), 113 f. 249. In nachklassischer Zeit wurde der Akkusativ der Beziehung z. T. vom Dativ und sehr stark von den Präpositionen (darunter κατὰ mit Akkusativ) zurückgedrängt; vgl. E. MAYSER, *Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit* II 2, Berlin–Leipzig 1934 (Nachdr., Berlin 1970), 151.326 ff.; SCHWYZER-DEBRUNNER (s. u. Anm. 33) 86; speziell zu κατὰ: F. KREBS, *Die Präpositionen bei Polybios* 143 f. (= *Beiträge zur hist. Syntax der griech. Sprache*, hg. v. M. SCHANZ, 1, Würzburg 1882); MAYSER 435 f. Über die konkurrierenden Ausdrucksweisen bei Psellos handeln RENAULD 143 ff. (mit ἄπειρος κατὰ μόνην τὴν δύναμιν unter den angeführten Beispielen); BÖHLIG 158; zu Johannes Kinnamos vgl. HÖRMANN 110.

(τὴν) δύναμιν ἄπειρον εἶη ἂν τοιοῦτον³⁰. Es geht im wesentlichen um die Funktion von καί. Während es nach Guil. nur adverbiale Bedeutung haben kann, ist bei Is. außer den verschiedenen Werten des adverbialen καί auch die kopulative Bedeutung der Partikel möglich (etwa explikativ «und zwar», «nämlich»?)³¹. Da Is. gerade den Unterschied zwischen der quantitativen Unendlichkeit (ἢ κατὰ τὸ ποσὸν ἀπειρία) und der ἀπειρία κατὰ τὴν δύναμιν (vgl. *Elem. Theol.* 86, S. 78–81 D) verkannt zu haben scheint, ist man nicht absolut sicher, daß er Proklos hier richtig verstanden hat. Zwei miteinander zusammenhängende Aussagen liegen vor: 1. Bei den unendlichen Kräften gibt es verschiedene Stufen der Unendlichkeit³²; 2. jedes Unendliche ist ein solches für die ihm untergeordneten Realitäten, d. h. es ist unendlicher als diese. Die Verknüpfung zwischen (1) und (2) ist dadurch gegeben, daß das Unendliche «eben κατὰ τὴν δύναμιν ἄπειρον» ist (und nicht κατὰ τὸ ποσόν, womit ausgeschlossen wäre, daß es zu einem Unendlichen ein Unendlicheres gibt). Man erhält einen guten Zusammenhang im Proklostext, wenn καί κατὰ τὴν δύναμιν ἄπειρον mit adverbialem, die Übereinstimmung mit dem vorher Gesagten ausdrückenden καί (Mayser [s. o. Anm. 31] II 3,144) das Verbindungsglied zwischen den beiden Aussagen bildet. Übrigens: wenn Proklos hier von πᾶν τὸ ἄπειρον redet, ist damit natürlich nicht jedwedes ἄπειρον gemeint (so z. B. *Elem. Theol.* S. 78,21 D), sondern ein solches, wie es etwa *Elem. Theol.* S. 84,1 D (πᾶν τὸ ἄπειρον ἐν τοῖς οὐσίς). 78,19 D (πᾶν τὸ ὄντως ὄν ἄπειρόν ἐστιν οὔτε κατὰ τὸ πλῆθος οὔτε κατὰ τὸ μέγεθος ἀλλὰ κατὰ τὴν δύναμιν μόνην) vorliegt und in unserem Text durch die Erwähnung der ἄπειροι δυνάμεις näher bestimmt ist.

³⁰ Bis auf κατὰ (*secundum*) stehen die einzelnen Elemente alle bei Is. Zur Entsprechung τοιοῦτος: *talis* vgl. DROSSAART LULOFS, De somno (s. o. Anm. 14) xv; De gen. an. (s. o. Anm. 27) xx; MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 11; Iacobus (s. o. Anm. 27) 289; MICHAUD-QUANTIN (s. o. Anm. 19) xiii; THILLET (s. o. Anm. 8) 22; VERBEKE, Philopon (s. o. Anm. 8) xc. Futur Ind. mit *utique* ist übliche Wiedergabe des potentialen Optativs mit ἂν; vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 42; DROSSAART LULOFS, De somno XIII; MINIO-PALUELLO, Guglielmo 15; VANSTEENKISTE, Notae (s. o. Anm. 14) 533; VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXV; Ammonius (s. o. Anm. 14) LXXI; THILLET (s. o. Anm. 8) 38 f.; SCHNEIDER (s. o. Anm. 14) 16.

³¹ FELDBUSCH 46, der dem Wortlaut von Is. folgt, nimmt explikatives καί an. Zu den verschiedenen Bedeutungen von καί vgl. R. KÜHNER³-B. GERTH, Ausführliche Grammatik der griech. Sprache. Satzlehre II, Hannover 1904 (Nachdr., Hannover 1955), 246 ff.; MAYSER (s. o. Anm. 29) II 3, 1934 (Nachdr., Berlin 1970), 140 ff.; W. BAUER, Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des NT und der übrigen urchristlichen Literatur, Berlin³1958, s. v.; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 205.

³² Unsere etwas freiere Übersetzung will den Neutra ἄλλο, ἄλλου gerecht werden.

Z. 6 (6) ὁμῶς: besagt, daß der adversative Satz in gleicher Weise gültig ist wie derjenige, zu dem es den Gegensatz ausdrückt (Kühner-Gerth [s. o. Anm. 31] II 280; Schwyzer-Debrunner [s. u. Anm. 33] 582 f.); falsch «vielmehr ...» (Feldbusch S. 44).

– ὑπ' αὐτό: auf die Frage «wo?» stehendes ὑπό mit Akkusativ, der Genitiv und Dativ in lokaler und metaphorischer Bedeutung verdrängt hat (Guil.: *sub ipso*), aber schon in älterer Sprache vorbereitet ist, u. a. gerade durch das ὑπό der Herrschaft³³. *Elem. Theol.* S. 84,5 D entspricht unserem τοῖς ὑπ' αὐτό: τοῖς καταδεεστέροις, in unserer Partie Z. 15 (15) τοῖς μετ' αὐτό.

Z. 8–27 (8–30) Die Abänderungen Is. S. 25,6–26,6 fallen unter Typus 1.

a) Z. 8–15 (8–16) Is. hat den Proklostext nur wenig abgeändert. An drei Stellen (Z. 9.11.14–15 [9.11.15–16]) ist die Wortstellung nicht die gleiche bei Guil. und Is. Zu Z. 9 (9) s. u. *ad loc.* Z. 11 (11) schreibt Boese οὐκ ἄπειρον ἐκείνοις (Is.). Die Tatsache, daß Guil. ἐκείνοις als Dati-

³³ Vgl. F. PASSOW, Handwb. der griech. Sprache II 2, Leipzig 1857 (Neudr., Darmstadt 1970), 2110 f.; R. EUCKEN, Ueber den Sprachgebrauch des Aristoteles, Berlin 1868, 74; KREBS (s. o. Anm. 29) 48 ff.; K. JAAKKOLA, De praepositionibus Zosimi quaestiones, Diss. Helsinki 1903, 19 f.; R. HELBING, Die Präpositionen bei Herodot und andern Historikern, Würzburg 1904 (= Beiträge zur hist. Syntax der griech. Sprache, hg. v. M. SCHANZ 16), 112 ff.; W. PAPE, Griechisch-Deutsches Handwb. 2³, Braunschweig 1908, 1210; H. RHEINFELDER, De praepositionum usu Zosimeo, Diss. Würzburg 1915, 31; J. KÄSER, Die Präpositionen bei Dionysius von Halicarnassus, Diss. Erlangen 1915, 110 f.; P. F. REGARD, Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du NT, Paris 1919, 608; RENAULD (s. o. Anm. 29) 186 (mit philosoph. Beispielen); L. RADERMACHER, Neutestamentliche Grammatik, Tübingen 1925, 142.227; M. JOHANNESOHNS, Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta, Berlin 1926 (= Mitteilungen des Septuaginta-Unternehmens 3,3), 179 ff.; F.-M. ABEL, Grammaire du grec biblique, Paris 1927, 227 f.; H. MOSSBACHER, Präpositionen und Präpositionsadverbien unter besonderer Berücksichtigung der Infinitivkonstruktionen bei Clemens von Alexandrien, Diss. Erlangen 1931, 76 f.; MAYSER II 2 (s. o. Anm. 29) 371.510.513 ff.; S. VON STEPSKI DOLIWA, Studien zur Syntax des byzantinischen Historikers Georgios Phrantzes, Diss. München 1935, 217; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 66 f.; H. G. LIDDELL-R. SCOTT-H. S. JONES, A Greek-English Lexicon, Oxford 1940 (1966), s. v. ὑπό, C I 2; II (abgekürzt: LSJ); H. TEYKOWSKI, Der Präpositionsgebrauch bei Menander, Diss. Bonn 1940, 55; E. SCHWYZER-A. DEBRUNNER, Griech. Grammatik 2, München 1950, 530 f.; P. CHANTRAINE, Grammaire homérique 2, Paris 1953, 144; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 156; BAUER (s. o. Anm. 31) 1668; P. WIRTH, Untersuchungen zur byzantinischen Rhetorik des zwölften Jahrhunderts mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike, Diss. München 1960, 118; F. BLASS-A. DEBRUNNER-R. W. FUNK, A Greek Grammar of the NT and Other Early Christian Literature, Chicago-London 1961 (1973), 122 (§ 232).

vus auctoris zu *περιείληπται* gezogen hat (*comprehenditur ab illis*), läßt jedoch vermuten, daß Proklos selbst *ἐκείνοις οὐκ ἄπειρον* hatte³⁴. An den ähnlichen Stellen des Abschnitts ist der Dativ immer vorangestellt; vgl. auch die parallele Partie *Elem. Theol.* S. 84,1 ff. D.

Z. 8 (8) ἤ: «sonst», «widrigenfalls», *alioquin* (Passow [s. o. Anm. 33], s. v., 1320; Pape [s. o. Anm. 33], s. v., 1146; Kühner-Gerth II 297 f.; Mayser [s. o. Anm. 31] II 3,139 f.; LSJ [s. o. Anm. 33], s. v., A I 3); Guil.: *aut* (vgl. Minio-Paluello [s. o. Anm. 27] 10 und die übrige Anm. 27 zit. Lit.).

Z. 9 (8–9) οὐδέ ... οὐδέ: es liegt hier nicht die für die klassische Sprache beanstandete, aber in späterer Zeit nachweisbare Korrelation οὐδέ – οὐδέ «weder – noch» vor, sondern es muß nach gutem Sprachgebrauch und im Einklang mit der Gedankenführung «auch nicht – noch auch, und nicht» verstanden werden (Kühner-Gerth II 294; Radermacher [s. o. Anm. 33] 211 f.; Mayser II 3,173 f.; Passow, s. v., 576; Pape, s. v., 409; LSJ, s. v., A II 2); das οὐδέ «auch nicht» in positiven Sätzen entsprechende adverbiale *καί* steht im umgekehrten Gedankengang vor Z. 11 (11) *περιείληπται*³⁵. Vermutlich ist οὐδ' ἄν ... οὐδ' ἄν im Proklostext zu schreiben, entsprechend Guil. *neque utique ... neque utique*, mit zweimaligem ἄν; Is. (= Boese) hat nur einmal ἄν, nach *δύναιτο*. Durch die Verdoppelung von ἄν (Kühner-Gerth I, 1898, 247, mit Hinweis auf die Häufigkeit der Erscheinung bei οὐτε ... οὐτε; Schwyzer-Debrunner 306 Anm. 1) erhalten die betreffenden Glieder dieser Kette sukzessiver, auseinander hervorgehender Aussagen mehr Nachdruck, Geschlossenheit und Selbständigkeit, wie es für eine der-

³⁴ Für PROKLOS gehörte *ἐκείνοις* zweifellos zu *οὐκ ἄπειρον*: es geht darum, festzustellen, in bezug auf welche Realitäten ein Unendliches unendlich bzw. nicht unendlich ist. Nach S. xxiv f. hätte BOESE eigentlich die Guil.-Stelle in Schrägschrift drucken und im «Apparatus criticus versionis» anführen müssen. Vom rein Sprachlichen aus wäre gegen den attizistischen Dativus auctoris beim Perfekt Passiv (SCHWYZER-DEBRUNNER [s. o. Anm. 33] 149 f.) nichts einzuwenden; vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 159 f.; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 102; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 118 f.; WIRTH (s. o. Anm. 33) 65; BLASS-DEBRUNNER-FUNK (s. o. Anm. 33) § 191. Auch der späte PHRANTZES, der zwischen Literatur- und Volkssprache steht, verwendet das Syntagma; vgl. STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 116.

³⁵ Über οὐτε und οὐδέ in späterer Zeit G. VALLEY, Über den Sprachgebrauch des Longus, Diss. Uppsala 1926, 36 ff.; S. 42 f. zu οὐδέ – οὐδέ. Valley tritt für Vorkommen der Korrelation οὐδέ-οὐδέ «weder-noch» in klassischer Zeit ein; zu bedenken ist jedoch, daß οὐτε und οὐδέ, μήτε und μηδέ in den Handschriften öfter verwechselt sind (vgl. BLASS-DEBRUNNER-FUNK [s. o. Anm. 33] § 445 a. S. 231). Zu οὐδέ – οὐδέ bei Psellos vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 322; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 204; zur negativen Beiordnung bei Phrantzes STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 267.

artige Argumentierung angebracht ist. Formal ähnlich lautet Xen. *Hier.* 5,3: ἀνευ γὰρ τῆς πόλεως οὐτ' ἂν σφύζεσθαι δύναιτο οὐτ' ἂν εὐδαιμονεῖν. Für Proklos selbst ist u. a. zu verweisen auf *dec. dub.* § 4,33 (33–34), bei οὐδέ – οὐδέ (ungenauere Wiedergabe des ersten οὐδέ bei Feldbusch S. 14); *mal. subsist.* § 7,23–24 (23–24, mit *etiam* [*enim* OS] an Stelle des erwarteten zweiten *utique*); § 35,23–24 (24–25), beide Male bei οὔτε – οὔτε (– οὔτε). Weiteres Material bei W. Crönert, in seiner monumentalen, nicht über drei Lieferungen hinausgekommenen Neubearbeitung von «Passow's Wörterbuch der griechischen Sprache» (Göttingen 1912–1914), Sp. 473–474.

Z. 10 (10) Den durch καὶ eingeleiteten Konzessivsatz haben wir zum vorangehenden Satz gezogen (anders Feldbusch S. 46). Die Interpunktion hat sich nach der Interpretation zu richten; die doppelten Kommata bei Boese und Dornseiff S. 25,8 sind keine Lösung.

Z. 11–12 (11–12) ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἑαυτῶ ἀπειρον: ἀλλὰ μὴν führt zu einem neuen Punkt des Beweisgangs über: nachdem gezeigt worden ist, daß ein Unendliches dies nicht ist für die ihm übergeordneten Realitäten³⁶, erfolgt jetzt der Nachweis, daß es dies auch nicht für sich selbst ist. ἀλλὰ μὴν οὐδέ, mit οὐδέ «auch nicht», ist das negative Gegenstück zu ἀλλὰ μὴν καί. Die Wiedergabe «nicht einmal für sich selbst» (Feldbusch S. 46; der Absatz zerreiβt übrigens den Zusammenhang) wird dem Gedankengang nicht gerecht. Zur Verwendung von ἀλλὰ μὴν in hellenistischer und späterer Fachprosa vgl. J. Blomqvist, *Greek Particles in Hellenistic Prose*, Lund 1969, 61 ff. 72.74.81. In der *Theol. Plat.* II 1 gemachten Aufzählung der Unmöglichkeiten, die sich aus den falschen Annahmen über das Sein ergeben, bezeichnet ἀλλὰ μὴν neben anderen Partikelverbindungen den Übergang zu einem neuen Punkt, und zwar in der Form ἀλλὰ μὴν καί, bei negativen Aussagen ἀλλὰ μὴν οὐδέ, verdoppelt ἀλλὰ μὴν οὐδέ (auch nicht) – οὐδέ (und nicht).

Z. 14 (14) σωστικόν (Guil. *salvativum*): das Adjektiv auf –ικός drückt hier nicht die Eignung aus, sondern kommt einem Nomen agentis gleich; so auch Z. 16 (17–18) περιληπτικός (Guil. *comprehensivus*) u. ö. Bei Guil.

³⁶ Für diesen Abschnitt (Z. 8–11 [8–11]) schlagen wir folgende Interpunktion vor: Punkt vor Z. 8 ἦ und entweder Punkt an Stelle des ersten Semikolons Z. 10 (10) oder – wie im lat. Text – Komma am Ende von Z. 10 (10); dieses Komma wäre wohl auch nötig, wenn man das Semikolon vor ἦ beibehält. DORNSEIFFS Interpunktion S. 25, 6–9 ist z. T. besser, z. T. schlechter als die von BOESE.

ist *-ικός* durch die beliebte Bildung *-tivus* vertreten; vgl. Rudberg (s. o. Anm. 14) 31 f.; Drossaart Lulofs, De somno (s. o. Anm. 14) xvi; Minio-Paluello, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 13. Zur erhaltenden Funktion der δύναμις eines Existierenden vgl. *mal. subsist.* § 53,17 (16–17, mit *potentia* als Wiedergabe von δύναμις; vgl. Minio-Paluello, Guglielmo [s. o. Anm. 27] 14 f.); *provid.* § 23, 19–20 (19–20, mit δύναμις: *potestas* [nicht erwähnt von Minio-Paluello a. O.]): συνέχειν καὶ σώζειν (wie *dec. dub.* § 11, 13 [13]).

Z. 14–15 (15–16) λείπεται ἄρα ...: das Ergebnis der Prüfung der beiden anderen möglichen Fälle ist, daß ein Unendliches nur für die ihm untergeordneten Realitäten unendlich ist. Der Wert der Partikel ἄρα ist zutreffend charakterisiert im ausgezeichneten «Index des particules» von L. Bodin – P. Mazon, Extraits d'Aristophane et de Ménandre, Paris⁴ 1914, 340: «Elle indique proprement la découverte d'une conséquence et marque le moment précis où une évidence se dégage soit d'un raisonnement, soit d'un ensemble de faits» (vgl. auch E. des Places, Etudes sur quelques particules de liaison chez Platon, Paris 1929, 229 f.; J. Humbert, Syntaxe grecque, Paris³ 1960, 380 f.). Zu λείπεται vgl. etwa *Elem. Theol.* S. 70,8. 84,5 (mit betonter Stellung von μόνοις). 126,1 D. Die Wortstellung Boeses ist die von Is. Randbemerkung in D: εἶναι ἴσ. (nach ἕκαστον). Auch Guil. hat *esse* nach *unumquodque*.

b) Z. 16–27 (17–30) An mehreren Stellen ist die Wortfolge nicht die gleiche bei Guil. und Is.: Z. 16–17 (17–18). 17–18 (19). 19–20 (20–21). 22–23 (25). 25 (27). 27 (29–30); Boese folgt teils Guil., teils Is. Z. 17–18 ergibt sich je nach Wortstellung eine andere Satzgliederung, was von Wichtigkeit ist für den Sinn (s. u. *ad loc.*); Boese entscheidet sich hier für Guil., führt jedoch nicht die Abweichung bei Is. im Apparat an. Zweimal hat Is. (S. 25,17; 25,21–26,1) den Proklostext in christlichem Sinne retuschiert: Z. 18 (19). 21–23 (23–25); s. u. *ad loc.* Übersetzungstechnisch interessant ist die Wiedergabe des griechischen Artikels τὸ mit *le* (Guil. Z. 22.25 und auch sonst in den Opuscula)³⁷.

³⁷ Zu diesem Kunstgriff vgl. MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 5 ff.; PLATO LATINUS III (s. o. Anm. 14), xxii f. MINIO-PALUELLO a. O. zeigt, wie Guil. in seinen Übersetzungen in zunehmendem Maße das romanische *le* (auch *al* und *del*) für die Wiedergabe des griech. Artikels verwendet. Auch der «Parmenides» bietet Beispiele; vgl. PLATO LATINUS III 115.123.126. Nach MINIO-PALUELLO 5.7, übernommen von SCHNEIDER (s. o. Anm. 14) 9, begegnet dieser Usus zuerst 1266 in der Übersetzung des Kommentars des Simplikios zu den Kategorien. In Wahrheit ist er jedoch bereits 1260 in der Übersetzung von Alexanders Kommentar zu den Meteor-

Z. 17 (18) ὧν: Angleichung des akkusativischen Relativs an den Genitiv des Bezugsworts³⁸. Dornseiffs Interpunktion S. 25,15 f. ist sinngemäßer als die von Boese.

Z. 18 (19) παράγειν: von Boese aus Is. übernommen. Guil. *generare* führt eher auf γεννᾶν, das Guil. in der Elementatio Theologica stets mit *generare* übersetzt, während παράγειν wie auch in §§ 12–13 unseres Textes *producere* ergibt (Vansteenkiste [s. o. Anm. 14] 512.525). Auch § 13, 11–13 hat Guil. *generare* bei Is. nicht γεννᾶν zur Entsprechung; Is. verwendet dort ποιεῖν und – passivisch – γίνεσθαι (s. u. *ad loc.*). Offenbar vermeidet Is. das Verbum γεννᾶν, das in der theologischen Fachsprache die Erzeugung des Gottessohns bezeichnet und scharf von ποιεῖν geschieden wird, das die Nichtkonsubstantialität von Erzeuger und Erzeugtem beinhaltet³⁹.

Z. 17–18 (19–20) Guil. *generareque* bewahrt noch das hinter γεννᾶν stehende τε (der Ausfall Is. S. 25,17 ist von Dornseiff nicht vermerkt), was umso mehr auffällt, als er diese Partikel gern unübersetzt läßt⁴⁰. Nach Guil. zu schließen, stand τε unmittelbar vor dem mit ihm verbundenen καί. Sprachlich liegt am nächsten die Annahme, daß man es hier mit

logica belegt; vgl. A. J. SMET, in: Alexandre d'Aphrodisias, Commentaire sur les Météores d'Aristote, Traduction de Guillaume de Moerbeke, Louvain-Paris 1968, 450 s. v. *le (li)*; 505 s. v. ὁ (S. XI: Datum der Übersetzung). – Zur Wiedergabe Z. 20 (22) οἶον: *puta*, Z. 23 (25) ἔτι: *adhuc* vgl. DROSSAART LULOFS, De somno (s. o. Anm. 14) XIV; De gen. an. (s. o. Anm. 27) XX f.; MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 9.11; Henri Aristippe (s. o. Anm. 15) 218.232; Note (s. o. Anm. 14) 394; Iacobus (s. o. Anm. 27) 288 f.; VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXVI; Ammonius (s. o. Anm. 14) LXXII; Philopon (s. o. Anm. 8) XC; MICHAUD-QUANTIN (s. o. Anm. 19) XIII; THILLET (s. o. Anm. 8) 21.44. Z. 27 (30) σειρᾶς wird als *seire* (mit lat. Flexion) transkribiert und mit *id est ordinis* glossiert; vgl. VERBEKE, Guillaume traducteur de Proclus (s. o. Anm. 14) 353. Zur σειρά-Vorstellung vgl. PLATO LATINUS III (s. o. Anm. 14) 90 f.; DODDS (s. o. Anm. 8) 208 f.

³⁸ Vgl. KÜHNER-GERTH II 407 ff.; J. H. MOULTON, Einleitung in die Sprache des NT, Heidelberg 1911, 148; RENAULD (s. o. Anm. 29) 136; MAYSER II 3, 102 ff. (Lit. a. S. 98 Anm. 1); VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 76 f.; SCHWYZER-DEBRUNNER 641 f. 714 (zu S. 639 Anm. 2); BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 209 f.; BLASS-FUNK-DEBRUNNER (s. o. Anm. 33) § 294; für PROKLOS: Ausg. des Timaioskommentars von E. DIEHL, Bd. 3, Leipzig 1906, 498.

³⁹ Stellen bei G. W. H. LAMPE, A Patristic Greek Lexicon, Oxford 1961 (1968) s. vv. γεννάω, γέννημα, γέννησις, ποιέω, ποίημα usw.

⁴⁰ Vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 44; MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 10. 15 f.; Iacobus (s. o. Anm. 27) 288 f.; VANSTEENKISTE, Notae (s. o. Anm. 14) 530; VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXV; Ammonius (s. o. Anm. 14) LXXI; Philopon (s. o. Anm. 8) XC; THILLET (s. o. Anm. 8) 21.46; SCHNEIDER (s. o. Anm. 14) 89.

dem für die paarweise Verbindung eng zusammengehöriger Begriffe gut belegten *τε καί* ohne Zwischenwort (Mayser II 3,164 f.) zu tun hat⁴¹. Das vorangehende *πάσας κατὰ μίαν ἔνωσιν* gehört dann zu *γεννᾶν τε καὶ διακρατεῖν*, während das folgende *ἐκάστην ἐν τῷ ἑαυτῆς ἀπέριω* zum Ganzen als Apposition von *πάσας* hinzutritt, womit die Einheit in der Vielheit noch einmal deutlich zum Ausdruck kommt in ihrer Ausnahmslosigkeit. Da die grenzenlose Mächtigkeit der Pronoia unendliche und endliche Kräfte umfaßt, bezieht sich das Pronomen bei *ἐν τῷ ... ἀπέριω* (Is. *αὐτῆς*; Boese *ἑαυτῆς*, aus Guil. *sui ipsius*) auf das regierende Subjekt (*τὴν ἀπειρον τῆς προνοίας δύναμιν*) und nicht auf *ἐκάστην*, was bei Gebrauch des Reflexivpronomens an und für sich nahe läge. Bei Is., der *παράγειν* (= *γεννᾶν*) vor *πάσας* stellt und *τε* aufgibt, gehört *πάσας κατὰ μίαν ἔνωσιν* wohl nur zu *παράγειν* und *διακρατεῖν* zum Folgenden (so die Übersetzung von Feldbusch S. 48); weniger wahrscheinlich wäre ein Sinneseinschnitt nach nachgestelltem *διακρατεῖν*. Die aus Guil. ermittelte Satzgliederung gibt dem ganzen Abschnitt Z. 16–20 (17–21) mehr Geschlossenheit. Der Gegenüberstellung der allgemeinen und der speziellen *ἔνωσις* durch die beiden Satzteile *πάσας ... ἀπέριω* und *ὥσπερ ... ἔνωσιν* entspricht der Bezug von *κατὰ μίαν ἔνωσιν* auf den *ganzen* ersten Satzteil. Dagegen wäre ein die Folge *πασῶν ... πάσας ... πᾶσιν* durchbrechendes, auf gleicher Stufe wie *πάσας* stehendes *ἐκάστην* etwas störend. Wer dennoch *διακρατεῖν ἐκάστην ... ἀπέριω* zusammennimmt, müßte dem *τε καί* (ohne Zwischenwort) satzteilverbindende Funktion zuteilen, was doch recht bedenklich wäre⁴². Die Vorstellung *κατὰ μίαν ἔνωσιν γεννᾶν* begegnet schon § 10, 20–21 (24), wo Guil. *generans* Is. *ποιοῦν* entspricht (wie § 13,11–12). Hier

⁴¹ Vgl. auch PASSOW, s. v. *τέ*, 1837 (2. Sp.); PAPE, s. v. *καί*, 1291 (2. Sp.); LSJ, s. v. *τε*, A II 1; BAUER (s. o. Anm. 31) 1598 f., s. v. *τέ*, 3. K. FUHR, Excuse zu den attischen Rednern, Rhein. Mus. 33 (1878) 577 ff. zeigt, daß im Gegensatz zu den Historikern und Philosophen (Platon) die Redner und die Inschriften, auch Plutarch, viel weniger oft *τε καί* in unmittelbarer Zusammenstellung verwenden; vgl. auch Wilh. SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern 4, Stuttgart 1896 (Neudr., Hildesheim 1964), 564; J. D. DENNISTON, The Greek Particles, Oxford²1959, 512 f.; zu Aristoteles G. KAIBEL, Stil und Text der Politeia Athenaion des Aristoteles, Berlin 1893, 77 f.

⁴² Wenn *τε* auf den ganzen Satz bezogen wird, setzt man es normalerweise hinter das erste Wort; vgl. KÜHNER-GERTH II 245; BLASS-DEBRUNNER-FUNK (s. o. Anm. 33) § 444; Unregelmäßigkeiten in der Stellung von *τε* sind jedoch nicht selten. Satzverbindendes *τε καί* (ohne Zwischenwort) ist meist zweifelhaft; vgl. MAYSER II 3, 160. 164 f. Um Gewißheit in unserem Falle zu erlangen, müßte man vor allem den Sprachgebrauch des Proklos untersuchen und die sonstige kaiserzeitliche Literatur durchsehen. Zu Psellos vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 215; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 202.

hat Boese γενῶν restituert, aber die Stelle nicht verstanden, wie die Interpunktion des lat. Textes zeigt; auch Mißverständnis von Feldbusch S. 42, der τὴν μίαν und τὴν ἕνωσιν voneinander trennt.

Z. 20 (21–22) Nach ἕνωσιν ist ein Punkt zu setzen (richtig Dornseiff S. 25,19); auffällig ist wie auch sonst immer wieder die unterschiedliche Interpunktion im griech. und im lat. Text; nach S. xxiv. xxviii soll diese doch moderner Auffassung entsprechen. οὐδέ: «auch nicht», wichtig, von Feldbusch S. 48 nicht übersetzt.

Z. 21–23 (23–25) Im Gegensatz zu Proklos, der die σώματα in ewige und vergängliche (Guil. *eterna, perpetua; corruptibilia*) einteilt, läßt Is. als Christ nur vergängliche Körper zu⁴³, wobei er zwischen πολυχρόνια und ὀλιγοχρόνια unterscheidet; τὰ μὲν ἀσκέδαστα μένει (im Urtext von den ewigen Körpern) wird daher durch μέχρι συντελείας eingeschränkt⁴⁴, τὸ ἐν ἀπόλλυται (im Urtext von den vergänglichen Körpern gemeinhin) durch τάχιον. Boese scheint diesen Sachverhalt nicht voll erkannt zu haben. Sein griechischer Text ist ein unmögliches Mischgebilde, das zum Teil Guil. Rechnung trägt, zum Teil der christianisierten Fassung von Is. folgt. Kein Wunder, daß der vorgelegte Text auch in sich widersinnig ist: wenn es um πολυχρόνια und um ὀλιγοχρόνια geht, kann nicht mehr gesagt werden, daß die einen unauflöslich bleiben, während die Einheit der anderen zugrundegeht. An Stelle von πολυχρονίοις, ὀλιγοχρονίοις und πολυχρονίων haben die betreffenden Formen von αἰώνιος (*eternus*), φθαρτός (*corruptibilis*) und αἰδιος (*perpetuus*) zu treten⁴⁵. Das Richtige steht in

⁴³ Gegen die Beweise des Proklos für die Ewigkeit und Unvergänglichkeit der Welt richtete sich die 529 verfaßte Schrift *De aeternitate mundi* des Christen JOANNES PHILOPONOS; über deren Bedeutung für die christliche Philosophie vgl. I. P. SHELDON-WILLIAMS, in: A. H. ARMSTRONG, *The Cambridge History of Later Greek and Early Medieval Philosophy*, Cambridge 1970, 478. Zur Frage der Ewigkeit der Welt bei Proklos vgl. BEUTLER (s. o. S. 127) 241.200 f.; W. BEIERWALTES, Proklos, Frankfurt a. M. 1965, 136 ff.

⁴⁴ Zu συντέλεια in eschatologischen Zusammenhängen vgl. BAUER (s. o. Anm. 31) s. v.; LAMPE (s. o. Anm. 39) s. v., B; G. DELLING, in: G. KITTEL, *Theol. Wb. z. NT* 8, 1969, 67.

⁴⁵ Dies entspricht der von Guil. in der *Elementatio Theologica* befolgten Praxis (VANSTEENKISTE, *Notae* [s. o. Anm. 14] 506.532); αἰδιος und αἰώνιος kommen dort häufiger vor, z. T. in demselben Zusammenhang, so daß es galt, in der Übersetzung zu differenzieren (DODDS 151 [§ 172] gibt αἰδιος mit «perpetual», αἰώνιος mit «eternal» wieder). In Schriften, wo nur αἰδιος vorkommt, benutzt Guil. *perpetuus*, aber auch *eternus* (dieses zusammen mit *sempiternus* Aristot. *gen. an.*; vgl. den Index von DROSSAART LULOFS [s. o. Anm. 27] 200.229.240) oder beide zusammen (Alex. *Aphr. in Arist. meteor.*; vgl. den Index von SMET [s. o. Anm. 37]

Boeses Apparat und wird durch das betreffende Sigel (deutsches G) als vermutliche Flüchtigkeit von Guil. bezeichnet⁴⁶. Dornseiff S. 25, 21 f. gibt «Veränderung» an für πολυχρονίους και ὀλιγοχρονίους, aber nicht für τῶν πολυχρονίων, und unterläßt es, die Diskrepanz mit Boeses Text zu vermerken. Z. 22 (24) ἦ: wie Z. 8.

Z. 22–23 (24–25) ἀσκέδαστα: Guil. *indissolubilia*; damit übersetzt Guil. *Elem. Theol.* 48 das an dieser Stelle von ἀσκέδαστος (= *indisparabilis*) unterschiedene ἀδιάλυτος (zur Stelle Dodds 226). τῶν δὲ τὸ ἓν ἀπόλλυται: so Is.; merkwürdig Guil. *ab hiis autem perit le unum*; Boeses «Apparatus criticus versionis» (dazu S. xxv) schweigt.

Z. 23 (25) ἔτι δὲ ...: Der Absatz bei Feldbusch S. 48 ist sinnstörend. Z. 20–21 (22–23) bringt als Beispiele für die Verschiedenheit des Einen den Unterschied zwischen dem Unkörperlichen und den Körpern und den zwischen vergänglichen und ewigen Körpern. Zunächst wird der zweite Punkt erörtert; mit ἔτι δέ geht Proklos zum ersten über. Ob man nicht Z. 21 (23) vor μερίζων besser einen Punkt setzte?

Z. 24 (26) και διὰ ... μερισμόν: και hat hier nicht additiven Sinn «auch» (Feldbusch S. 48), sondern «bestätigende» Bedeutung, etwa «denn auch», «eben» (Mayser II 3,144).

Z. 24–27 (27–30) Dieser Abschnitt muß vom Vorangehenden durch einen Punkt getrennt werden (richtig Dornseiff S. 26,3); Boese hat Semikolon bzw. Komma (!). Zum Akkusativ ὀρῶντας beim Verbaladjektiv vgl. Schwyzer-Debrunner 150 Anm. 1; 410 (Lit.). Nach der Interpunktion zu schließen, faßt Boese den εἰ-Satz nicht als Objekt zu οὐκ ἀπορητέον auf, sondern bezieht ihn als Protasis auf das Ganze. In der Wortstellung des εἰ-Satzes stimmt Guil. mit D, C¹ und C² überein (alle diese Hdschr. setzen ein Komma nach dem εἰ-Satz, aber nicht davor); Boese übernimmt die Wortfolge von L.

416. 461. 470. 485 [auch *sempiternus*]]. Laut BOESE's lat. Index 310. 293 ist *perpetuus* in den Opuscula nur an unserer Stelle belegt, während die Entsprechung ἀίδιος: *eternus* ziemlich häufig ist; *eternaliter* entspricht einmal ἀίδιως, einmal αἰωνίως. Für ἀίδιος gibt der griech. Index 325 *eternalis* und *eternus*, für αἰώνιος *eternalis*. Der eingeklammerte Verweis auf D 11, 23 s. v. *eternus* ist zu tilgen und unter der Entsprechung *eternus*: αἰώνιος anzuführen. Solange BOESE's griech. Text nicht durchgehend nachgeprüft ist, sind seine Indices mit größter Vorsicht zu benutzen.

⁴⁶ Mit dem deutschen G bezeichnet BOESE XXVIII die Stellen, wo Guil. einen Zusatz angebracht hat oder «exemplar negligenter inspexisse videtur». Zu bemängeln ist auch, daß BOESE's kritische Angaben zu Z. 21 und 22 nicht mit dem Lemma aus dem Haupttext beginnen; auch für Z. 18 αὐτῆς ist dies versäumt worden.

§ 12

Z. 1–5 (1–7) Die Abänderungen Is. S. 26,7–13 fallen unter Typus 2. Der Bruch in der Befolgung der Vorlage ist nicht angegeben bei Dornseiff.

a) Z. 1–4 (1–5) Im ersten Satzglied besteht noch genaue Übereinstimmung zwischen Guil. (ablat. absol.) und Is. (genit. absol.). Danach trennt sich Is. von Proklos. Die Erzeugnisse der Pronoia werden in zwei Kategorien eingeteilt (τὰ μὲν ... τὰ δέ ...), je nachdem sie auf dem Einen oder dem Unendlichen beruhen. *Proklos* setzt unmittelbar mit der Aussage über die erste Kategorie ein: τὰ μὲν τῶν ὑπ' αὐτῆς παρηγγμένων καὶ προνοουμένων; bevor jedoch gesagt wird, was es mit dieser ersten Gruppe auf sich hat (sie beruht auf dem Einen), trägt er in einem Konzessivsatz die Angabe nach, daß *alle* Erzeugnisse der Pronoia (πάντα, sc. τὰ ὑπ' αὐτῆς παρηγγμένα καὶ προνοούμενα, aus dem betreffenden Genitiv zu entnehmen) an beidem teilhaben (dem Einen und dem Unendlichen)⁴⁷. Is. S. 26, 8–11 hat die Gedankenfolge banaler und schematischer gestaltet. Er nimmt den bei Proklos eingeschobenen Konzessivsatz mit der *alle* Erzeugnisse der Pronoia betreffenden Aussage vorweg – unter entsprechender Modifizierung des Subjekts – und läßt in dem durch ἀλλά eingeleiteten Nachsatz⁴⁸ die zwei auf die beiden Kategorien der Erzeugnisse der Pronoia bezüglichen Aussagen folgen (πάντα τὰ ὑπ' αὐτῆς παρηγγμένα καὶ προνοούμενα ... τὰ μὲν τούτων ... τὰ δέ ...) ⁴⁹. Dieses Mal hat Boese die Abänderung durch Is. im Apparat angezeigt, obwohl es nach den von ihm aufgestellten Grundsätzen gerade hier nicht nötig war, da die Änderung praktisch keine Sinnverschiebung mit sich bringt. Die Redaktion der betreffenden Notiz in Boeses Apparat läßt übrigens sehr zu wünschen übrig. Es mußte Is. *in extenso* mitgeteilt werden. Statt dessen druckt Boese nur einen Teil des Textes und überläßt es dem Leser, den Rest – durch Pünktchen markiert – selbst zu ergänzen mit Hilfe des rekonstruierten Textes! Ein Wort des griechischen Textes erscheint in abgekürzter Form (ἀμφ.)! Τὰ ἀπ' αὐτῆς ist fehlerhaft, statt τὰ ὑπ' αὐτῆς (von

⁴⁷ Z. 2–3 (3): Is. ἀμφοτέρων μετείληχεν, Guil. *transortita sint utrisque* (mit Konjunktiv!). BOESE übernimmt die Wortstellung von Is. Zur Wiedergabe des griech. Indikativs in der Protasis durch einen Konjunktiv im Lateinischen vgl. MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 15.

⁴⁸ Zu diesem Gebrauch von ἀλλά bei Psellos vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 220.

⁴⁹ FELDBUSCH 48 «erweitert» den Text: mehr (... im Einen) ... mehr (auf dem Unendlichen beruhen).

Dornseiff nicht vermerkt). Das Lemma mußte *μετείληχε* als Endpunkt angeben und nicht die zudem noch von ihrem Substantiv abgetrennte Präposition *κατά*.

Z. 1 (1) *ἐνοειδοῦς οὔσης*: Zur Entsprechung *ἐνοειδής*: Guil. *unialis* vgl. Verbeke, Guillaume traducteur (s. o. Anm. 14) 353; zu den Bildungen auf *-alis* (und *-ealis*) bei Guil. vgl. Minio-Paluello, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 13. Zur Wiedergabe des Partizipiums *ῶν* durch das Partizipium von *existere* (*existente*) vgl. Minio-Paluello 16.

Z. 4 (4–5) *οἷς τὸ ἀόριστον*: so Is. (= Boese), wird durch den Sinn verlangt. Guil. *quibus secundum indeterminationem* ist Versehen von Guil. oder Vorlagefehler (etwa Dittographie des Übersetzers oder der Vorlage [*κατὰ τὸ ἀόριστον*] nach *secundum le infinitum* bzw. *κατὰ τὸ ἄπειρον*). Boeses Notiz im kritischen Apparat läßt zu wünschen übrig. Danach fällt der Fehler zu Lasten des Übersetzers. Außerdem ist *add.* nach «*secundum*» irreführend: da eine Präposition mit einem Kasus verbunden wird, meint man unwillkürlich, Guil. habe *secundum* zu dem *οἷς* entsprechenden lat. Wort hinzugefügt. Boese wollte natürlich zum Ausdruck bringen, daß Guil. nach *quibus* (*οἷς*) ein *secundum* zugesetzt hat, das mit dem folgenden Begriff (*indeterminatio*, *τὸ ἀόριστον*) zu verbinden ist. Um jedes Mißverständnis zu vermeiden, mußte Boese als Lemma den vollen Wortlaut des griech. Textes drucken (*οἷς τὸ ἀόριστον*) und dahinter das entsprechende lat. Stück setzen (*quibus secundum indeterminationem*), und zwar ohne die Erklärung des Irrtums zu präjudizieren⁵⁰.

b) Z. 4–5 (5–7) Auch hier hat Is. umstrukturiert. In Boeses kritischer Notiz fehlt das Lemma; das unvollständige Is.-Zitat weist die gleichen Mängel auf wie die Notiz zu Z. 1–3. Der zur Debatte stehende Satz lautete bei Proklos etwa folgendermaßen: die Dinge hier sind Abbilder des Unendlichen dort (*τοῦ ἐκεῖ ἀπείρου*) durch das Unbestimmte und des Einen durch das Bestimmte. Dieses Eine ist keine beliebige Einheit – § 11 wurde erörtert, daß es verschiedene Stufen des *ἓν* gibt –, sondern das Eine schlechthin, das «Eine dort», entsprechend *τὸ ἐκεῖ ἄπειρον*. Guil. hat also mit gutem Grund *ipsius unius*; für den griech. Originalwortlaut ergibt dies nicht bloßes *τοῦ ἑνός* (Boese), sondern die Genitivform von *αὐτὸ τὸ ἓν* oder *αὐτοέν*, in der *Elementatio Theologica* u. a. mit

⁵⁰ Nach S. xxiv f. mußte der unverständliche lat. Satzteil durch Schrägschrift gekennzeichnet und im «Apparatus criticus versionis» aufgeführt werden.

ipsum unum wiedergegeben (Vansteenkiste, Notae [s. o. Anm. 14] 511). Is. S. 26, 11–13 hat die allgemeine Aussage τὰ τῆδε γὰρ τοῦ ἐκεῖ μιμήματα, vorweggenommen und darauf geschlossen ὡς μὲν ἀπείρου διὰ τοῦ ἀορίστου, ὡς δὲ ἑνὸς διὰ τοῦ ὀρισμένου folgen lassen⁵¹. Das in der allgemeinen Aussage stehende, für ἄπειρον und ἓν gültige ἐκεῖ entfiel somit vor ἀπείρου; zur Bezeichnung des Einen (dort) genügte einfaches ἑνός⁵². Die «dynamische» Übersetzung von Feldbusch S. 48 wird dem griech. Wortlaut nicht gerecht; die Akzente werden falsch gesetzt, wobei das substantivische τὰ τῆδε ganz unter den Tisch fällt.

Z. 5–14 (7–18) Die Abänderungen Is. S. 26, 13–24 fallen unter Typus 1. Boese hat Is. unverändert übernommen. An mehreren Stellen ist die Wortstellung nicht die gleiche bei Guil. und Is.: Z. 6–7 (8). 7 (10). 7–8 (10–11). 9 (12). 11 (14). Boese hat sich hier durchweg gegen Guil. entschieden; ob überall mit Recht, bleibe dahingestellt. Insbesondere hat man sich zu fragen, ob die auffällige Stellung von *impermutablem* (ἀνεξάλλακτον, Z. 6 [8]) nicht doch für Guil. spricht. Boeses Komma nach Z. 8 (11) ἀπειρίαν ist zu streichen, da es die τε – καί-Konstruktion der Subjekte zerreiβt⁵³; auch das Komma nach Z. 9 (12) ἕνωσιν, das den zweiten, durch καί mit dem ersten verbundenen Genitivus absolutus abtrennt, sollte besser nicht stehen, da auch der Hauptsatz Z. 10 (13) mit – adverbialem – καί beginnt.

⁵¹ ὡς μὲν – ὡς δὲ führt die beiden Komponenten von τὸ ἐκεῖ ein, auf die es jeweils ankommt bei der Abbildung des jenseitigen Bereichs im Diesseits (διὰ τοῦ ἀορίστου, διὰ τοῦ ὀρισμένου). Ähnliche Ausdrucksweise bei PROKLOS in *Eucl.* S. 155, 6–8 Friedlein; *mal. subsist.* §§ 51, 11 ff. (11 ff.); 60, 24–25 (29–31). Der Zusammenhang, in dem die letzte Stelle steht, ist in BOESES Ausgabe kaum verständlich (Fehler im lat. Text; sinnwidrige Interpunktion; irrige Rekonstruktion des griech. Originalwortlauts; Verzicht auf evidente Wiederherstellungen; unzureichende Angaben über den hier unentbehrlichen Is.-Text). Der Benutzer muß sich selbst einen lesbaren griechischen Text herrichten.

⁵² Diese ausdrucksmäßige Abschwächung des ἓν mag Is. aus theologischen Gründen nicht unwillkommen gewesen sein; vgl. HUNGER (s. o. Anm. 6) 365 m. Anm. 244 a. S. 437. Zu unserer Retroversion von Guil. *ipsius unius* vgl. *mal. subsist.* § 61, 21 (23) αὐτῶ τῶ ἑνί (aus Dion. Areop.): *ipso uno*. Doch soll nicht unerwähnt bleiben, daß Guil. mit *ipse* auch den Artikel wiedergeben kann; vgl. RUDBERG (s. o. Anm. 14) 39; MINIO-PALUELLO und FRANCESCHINI (s. o. Anm. 27) XVI; die Indices zu den Guil.-Editionen. Die näheren Umstände dieses Gebrauchs wären zu klären.

⁵³ Richtig DORNSEIFF S. 26, 16. Während bei Is. die betreffende Partizipialkonstruktion mit dem Verbum einsetzt, steht bei Guil. das eine der beiden Subjekte am Anfang; BOESE übernimmt den Wortlaut von Is. Hat erst Is. die beiden Subjekte durch τε – καί verbunden oder änderte Guil. die ursprüngliche Wortfolge ab und ließ dabei die Partikel τε wegfallen, die bei ihm sowieso gern unübersetzt bleibt? Zu τε s. o. S. 144 m. Anm. 40.

Z. 5 (7) διὸ καί: im Hellenismus ist διὸ zu einer wahren Partikel geworden; damit verbundenes καί bezieht sich meist auf den ganzen Satz (Mayser II 3,134 f.; J. Palm, Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien, Lund 1955, 211 s. v.; Blomqvist 136). Die ursprünglich durch διὸ ausgedrückte Subordination wurde nicht mehr empfunden. Boeses Interpunktion des lat. Textes (Komma vor *propter quod*; Semikolon vor *que autem deinceps illis*) ist sinnwidrig^{53a}.

Z. 9 (12) Guil. *et ea que ibi infinitate* legt Restitution von καὶ τῆς ἐκεῖ ἀπειρίας nahe anstelle von καὶ τῆς ἀπειρίας (Is., Boese). Auch das Z. 4 (5–6) mit τοῦ ἀείρου als Attribut verbundene ἐκεῖ hat sich nicht in dieser Form bei Is. erhalten^{53b}.

Z. 11 (14) φερομένων: von Feldbusch S. 50 mit «dahineilen» wiedergegeben!

Z. 12–14 (15–18) Die Übersetzung von Feldbusch S. 50 läßt sehr zu wünschen übrig. τούτων und καί (vor αὐτά) bleiben unübersetzt; die Identität von τούτων und αὐτά kommt nicht zum Ausdruck. In κατὰ τὴν... τάξιν ist der Artikel mit dem Possessivpronomen wiederzugeben («ihre Ordnung»). Wie schon S. 44 kommt Feldbusch auch hier nicht mit den Demonstrativa zuwege: «jene Dinge (hier)» ist ein richtiges Oxymoron! Z. 10 (13) stellt Proklos in Parallele zum ἐκεῖ das ἐνταῦθα mit seinen ἀόριστα und ὠρισμένα; darauf beziehen sich τούτων und αὐτά. Nicht in diesem Bereich liegen τὰ πρωτουργὰ τούτων; daher das Demonstrativum der 3. Person ἐκείνοις (= τοῖς πρωτουργοῖς τούτων)⁵⁴. «Erfüllen» (Feldbusch), für

^{53a} Zur Entsprechung διὸ: *propter quod* vgl. DROSSAART LULOFS, De somno (s. o. Anm. 14) xv; De gen. an. (s. o. Anm. 27) xx; MINIO-PALUELLO, Guglielmo (s. o. Anm. 27) 9 f.; Iacobus (s. o. Anm. 27) 288 f.; MICHAUD-QUANTIN (s. o. Anm. 19) XIII; THILLET (s. o. Anm. 8) 22; VERBEKE, Philopon (s. o. Anm. 8) xc.

^{53b} In diesem Zusammenhang ist auf *mal. subsist.* § 51, 11–12 (11–12) zu verweisen, wo ὡς δὲ ἄπειρον τοῦ πρώτου πέρατος, ὡς δὲ ἀσθένεια τῆς ἐκεῖ δυνάμεως (*ut autem infinitum primi finis, ut autem debilitas eius que ibi potentie*), scil. ἄμοιρόν ἐστι τὸ καχόν, bei Is. zu ὡς δὲ ἄπειρον τοῦ πάντων πέρατος, ὡς δὲ ἀσθένεια τῆς ἐν αὐτῷ δυνάμεως geworden ist. Auch hier übernimmt BOESE die evident sekundäre Fassung; die Retroversion nach Guil. wird in den Apparat verwiesen, mit falschem ἐνταῦθα (statt ἐκεῖ). Zur Stelle WESTERINK (s. o. Anm. 17) 168: «Isaac has Christianized the text».

⁵⁴ Zur Bedeutung der Pronominalbegriffe ἐκεῖ, ἐκεῖθεν bzw. ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν, ὄδε, τῆδε in der Philosophie des Proklos vgl. z. B. DIEHL (s. o. Anm. 38), im Index verborum, s. vv., sowie die Indices verborum der Ausgaben des Politeiakommentars von W. KROLL, Bd. 2, Leipzig 1901, s. vv., und des Kratyloskommentars von G. PASQUALI, Leipzig 1908, s. vv.

συμπληροῦν, ist nicht sehr glücklich («make up»: Dodds, in seiner Übersetzung der Stoich. Theol.), ebensowenig wie die Wiedergabe des Genitivus absolutus zum Schluß in Gestalt eines Kausalsatzes. Zu ... καὶ αὐτὰ ... καταδεξάμενα ... vgl. *Elem. Theol.* S. 70, 26 f. D («receive» [Dodds] besser als «annehmen» [Feldbusch] für καταδέχεσθαι; das Präverb κατα- ist zu beachten). Bei der Wiedergabe von τὰ πρωτουργὰ τούτων αἴτια übersetzt Guil. τὰ ... αἴτια mit *cause*; πρωτουργά, das glossiert wird, bleibt unverändert (*proturga*), und im Neutrum steht auch das Glossem *prima agentia*. Boeses Notiz im «Apparatus criticus versionis» (mit unzulässigem Lemma!) erübrigte sich⁵⁵. Das Komma Z. 12 (15: Semikolon!) muß durch eine stärkere Interpunktion ersetzt werden (richtig Dornseiff S. 26, 21).

§ 13

Z. 1–7 (1–8) Die Abänderungen Is. S. 26, 25–27, 6 fallen unter Typus 2. Die Umstrukturierung umfaßt folgende Punkte⁵⁶:

1. Der am Anfang stehende, Guil. *planior autem erit sermo sumentibus* entsprechende Hauptsatz fällt weg, und der vom Partizip (*sumentibus*) abhängige, durch μέν – δέ gegliederte Objektsatz (Guil. *quod ...*) wird mit οὖν als Verbindungspartikel selbständig; das Verbum παράγει tritt an den Anfang. Der δέ-Teil des ursprünglichen Objektsatzes mit den Verba καὶ γινώσκει καὶ παράγει geht in einen Genitivus absolutus über, der weiterhin dasselbe Subjekt (als Pronomen ausgedrückt) wie der erste Teil hat und diesem im Rahmen der Entsprechung μέν – δέ gegenüber gestellt wird⁵⁷.

⁵⁵ Aus Gründen der syntaktischen Kongruenz fände BOESE *prime agentes* richtiger; dann wäre jedoch auch *proturge* erforderlich. Zum Neutrum *proturga* paßt besser, daß der Begriff wie ein substantiviertes Adjektiv glossiert wird; bei voller syntaktischer Kongruenz der Stelle wäre diese Art der Glossierung noch viel störender. In der *Elementatio Theologica* wird πρωτουργός richtiggehend übersetzt; vgl. VANSTEENKISTE, *Notae* (s. o. Anm. 14) 528. Ein weiteres Glossem Z. 7 (9–10) erklärt ἀορισταίνει (*aoristainēi*).

⁵⁶ Dieser Abschnitt hört mitten in einem Satzgefüge auf. Die von DORNSEIFF im Is.-Text angebrachten Zeichen ergeben kein klares und vollständiges Bild von der Gestalt der Vorlage.

⁵⁷ Das Adverb ἄσωμάτως steht bei Is. nach den zugehörigen Verba. Genitivus absolutus an Stelle eines Participium conjunctum ist schon in der klassischen Sprache nicht ganz ungewöhnlich und erscheint in hellenistischer Zeit in stark ausgedehnter Verwendung; vgl. RADERMACHER (s. o. Anm. 33) 208 f.; MAYSER II 3, 67 ff.; VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 257 f.; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 119; SCHWYZER-DEBRUNNER 399 f.; PALM (s. o. S. 151) 119 f.; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 184. Zur ungewöhnlichen Verbindung ungleichartiger Satzteile durch μέν – δέ vgl. RADERMACHER 219; MAYSER II 3, 129; dazu auch RENAULD (s. o. Anm. 29) 205.

2. Der Z. 4 (4) beginnende Vergleichssatz (καὶ ὡς ...) wird zu einem selbständigen Satz mit der Verbindungspartikel οὖν.

3. Die Z. 6–7 (6–8) nachgestellten, bei Proklos durch ὁ μὲν – ὁ δέ eingeleiteten partizipialen Bestimmungen zu ὁ τοῦ ἀσωμάτου λόγος und ὁ τοῦ σώματος (λόγος) werden nach vorne gezogen und jeweils neben den betreffenden Begriff gestellt, wodurch das Schema aba'b' zu aa'bb' wird. Dabei fällt im ersten Partizipialglied καὶ weg, das hier bestätigende Bedeutung hat: «denn auch», «seinem Wesen entsprechend» (Mayser II 3, 144 f.), im Gegensatz zum anderen Glied in der Korrespondenz μὲν-δέ, dem λόγος τοῦ σώματος, der zwar ἀσώματος ist, aber infolge seines Abstiegs Körper hervorbringt. Außerdem geht das zweite Partizipialglied aus einem Participium coniunctum in einen Genitivus absolutus (πρὸς τὸ ἀσώματον εἶδος ἀλλοιοτέρων παραγομένων) über, mit ἀλλοιοτέρων als substantiviertem Neutrum. Der an und für sich mögliche, von Dornseiff vertretene Anschluß des Genitivs an σωμάτων (δὲ αἴτιος) ergibt eine schlechte Verbindung, da dabei in einer auch ausdrucksmäßig unbefriedigenden Form eine Trivialität herauskommt⁵⁸; dieses zweite Partizipialglied soll zum Ausdruck bringen, daß im Gegensatz zum λόγος τοῦ ἀσωμάτου (erstes Partizipialglied) die Erzeugnisse des λόγος τοῦ σώματος verschieden sind von seinem unkörperlichen Wesen. Die Voranstellung von πρὸς τὸ ἀσώματον εἶδος (Is.) ist wohl kaum das Ursprüngliche (richtig Boese), sondern Folge der Umstrukturierung und spricht auch eher für unsere Interpretation der Stelle. Auch im ersten Partizipialglied ist die Wortstellung nicht die gleiche bei Is. und Guil. (von Boese übernommen); auch hier ist es wohl Is., der abgeändert hat, und zwar, um durch Voranstellung von πρὸς ἑαυτόν der Wesensverwandtschaft des λόγος τοῦ ἀσωμάτου mit seinen Erzeugnissen besonderen Nachdruck zu verleihen.

An Abänderungen einzelner Begriffe oder Satzteile ist vor allem zu erwähnen der Ersatz des Hauptbegriffs νοῦς (Guil. *intellectus*) durch πρόνοια (Z. 2 [1]); das davorstehende καί, womit der νοῦς in Parallele zur πρόνοια gestellt war, fällt weg. Z. 3–4 (3–4) κατὰ τὴν ἑαυτοῦ (sc. τοῦ νοῦ) φύσιν (Guil. *secundum sui ipsius naturam*) fällt weg und wird durch die Glosse ὡς ἀσωμάτου (αὐτῆς, sc. τῆς προνοίας) ersetzt. Z. 4 (4) ἐν αὐτῷ

⁵⁸ BOESE's flüchtige Notiz, die an und für sich dem Kern der Sache näher kommt, trifft auf den Text, so wie er da steht, nicht zu. Zum Komparativ ἀλλοιότερος vgl. M. WITWER, Über die kontrastierende Funktion des griechischen Suffixes -τερος, Glotta 47, 1969, 85 (mehr Material bei CRÖNERT [s. o. S. 142] Sp. 291, s. v. ἀλλοῖος; LSJ s. v. ἀλλοῖος; A. MAUERSBERGER, Polybios-Lexikon 1, Berlin 1956 [Nachdr., 1968], 60).

(sc. τῷ νῶ) erscheint als ἐν αὐτῇ (sc. τῇ προνοίᾳ) an einer verkehrten Stelle Is. S. 27,2. In den Aussagen über die beiden λόγοι (Z. 4–6 [4–6]) hat Is. καὶ ἀσώματος κἂν ἀσωμάτων αἴτιος durch οὐ μόνον ἀσώματος ἀλλὰ καὶ ἀσωμάτων αἴτιος und κἂν ἀσώματος ἤ, σωμαίων (Guil. *est*; Boese folgt Is.)⁵⁹ αἴτιος durch ἀσώματος μὲν, σωμαίων δὲ αἴτιος (μὲν-δέ mit ausgeprägter Bedeutung «zwar-aber») ersetzt. Ausgelassen ist Z. 6 (7–8) das Guil. *propter submissionem eam quae ad illum* entsprechende Satzglied.

Mit Boeses fragmentarischen, aus dem Zusammenhang herausgerissenen Angaben zu Is. läßt sich nicht viel anfangen; das teilweise Fehlen der Lemmata stellt eine weitere Erschwerung für den Benutzer dar. Auch hier half nur eins: den Is.-Text *in extenso* mitteilen. Z. 4 (4) muß in beiden Texten Boeses Semikolon durch einen Punkt ersetzt werden. Infolge Auslassung von Z. 4 (4–5) καὶ ἀσώματος wird die Übersetzung von Feldbusch S. 50 unverständlich.

Da Guil. λόγος mit *ratio* wiedergibt (Z. 4 [4]), mußten die auf λόγος bezüglichen maskulinen Pronomina im Lateinischen zu Feminina werden. Dies ist nicht geschehen: Z. 6 (7–8) πρὸς ἑαυτόν, *ad se ipsum*, bzw. πρὸς ἐκεῖνον (sc. τὸν τοῦ ἀσωμάτου λόγον, im Ggs. z. ὁ τοῦ σώματος λόγος, Subjekt von Z. 7 [8] παράγων; nicht erhalten bei Is.), *ad illum*⁶⁰. Der erste Fall ist in Boeses «Apparatus criticus versionis» aufgeführt («*scil. λόγον*» ist, weil es um zwei λόγοι geht, unzureichend). Der zweite ist ihm offenbar entgangen; da *ad illum* auf *intellectus* (νοῦς Z. 2 [1]) bezogen werden müßte und somit zu den «errores, qui intellectui textus obstant» (Boese S. xxiv) gehört, wäre hier auf jeden Fall Schrägschrift im lat. Text am Platz und aus Symmetriegründen auch für den ersten Fall.

Z. 7–14 (8–16) Die Abänderungen Is. S. 27,6–15 fallen im wesentlichen unter Typus 1.

⁵⁹ Einmal kann Guil. die Kopula hinzugefügt haben; vgl. VERBEKE, Thémistius (s. o. Anm. 14) LXXVI; SCHNEIDER (s. o. Anm. 14) 87 Anm. 58 a. S. 88 (zur umgekehrten Tendenz RUDBERG [s. o. Anm. 14] 45; MINIO-PALUELLO, Note [s. o. Anm. 14] 395). Zum anderen wäre es aber auch möglich, daß Is. die Kopula aus Stilgründen getilgt hat. Ellipse der Kopula war bei den Byzantinern beliebt; vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 123; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 1 ff.; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 239 f.; WIRTH (s. o. Anm. 33) 128 f.

⁶⁰ Nur die Hdschr. O bzw. OS haben *ipsam* bzw. *illam*. πρὸς ἐκεῖνον ist bei FELDBUSCH 50 ausgelassen. Daß Guil. nicht immer, wenn nötig, das Genus eines Pronomens abgeändert hat, bemerkt RUDBERG (s. o. Anm. 14) 41. Allgemein über Genusfehler bei lat. Übersetzungen aus dem Griechischen LUNDSTRÖM (s. o. Anm. 19) 240 ff.

Z. 7 (8) Hier beginnt offenbar der Hauptsatz zu dem Z. 4 (4) einsetzenden Vergleichssatz (Parallele νοῦς-ψυχή)⁶¹. Der Punkt im latein. Text ist sinnwidrig; die unterschiedliche Interpunktion im latein. und im griech. Text ist einmal mehr unvereinbar mit dem von Boese S. xxiv.xxviii formulierten Grundsatz. Da Is. den Vergleichssatz in einen Hauptsatz umgewandelt hat, setzt er jetzt mit ὡς ein⁶²; Boeses Notiz ist unverständlich, da er den Umbruch nicht angibt.

Z. 7–8 (9–10) Ob Is. τινὰς μὲν ... τινὰς δέ, von Boese übernommen (Guil. *eas quidem ... eas autem*, eigtl. τοὺς μὲν ... τοὺς δέ [mit Rücksicht auf mask. λόγος]), dem Originalwortlaut entspricht, ist mir ungewiß. Is. hat λόγους nach γεννᾶ (so auch Boese), Guil. *rationes* nach *in aliis animabus* (ἐν ἄλλαις ψυχᾶις); Guil. *eas quidem quae in aliis animabus rationes* führt eher auf τοὺς μὲν ἐν ἄλλαις ψυχᾶις λόγους.

Z. 10 (11) Zur Entsprechung μὲν-ἀλλά Kühner-Gerth II 271; Renauld (s. o. Anm. 29) 219 f.; J. D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford 1959, 5 f. Boeses Semikolon vor ἀλλά ist sinnwidrig (richtig Dornseiff S. 27,10); auch hier unterschiedliche Interpunktion im griech. und im lat. Text. ζωτικῶς, Guil. *vitaliter*, ist auf γεννᾶ zu beziehen; Is.: ζωτικούς.

Z. 11–13 (13–15) Guil. *generare* bzw. *generari* entspricht Is. ποιεῖν bzw. γίνεσθαι. Für Proklos ist γεννᾶν herzustellen (s. o., zu § 11, 18 [19], wo sich Guil. *generare* und Is. παράγειν entsprechen)⁶³. Da *generari* auch Wiedergabe von γίγνεσθαι sein kann (Vansteenkiste 512; Plato Latinus III [s. o. Anm. 14] 111.125), muß man sich allerdings überlegen, ob Z. 13 (15) γεννᾶται mit Recht restituiert wird (kein Lemma in Boeses Notiz!) oder ob Is. γίνεται nicht auch dem Wortlaut des Proklos entspricht. Bedauerlicherweise hat Dornseiff (S. 7) darauf verzichtet, alle diese Stellen als solche zu kennzeichnen. Der Benutzer muß genau wissen, wo Is. die Vorlage im christlichen Sinne retuschiert hat; es sind dies nicht mehr «leichtere Veränderungen» durch die ein Begriff durch «einen etwa gleichwertigen» ersetzt wird.

Z. 12 (14) Boeses Komma vor καὶ γινώσκει bzw. *et cognoscit* ist sinnwidrig; der Einschnitt ist nach αἰτίαις bzw. *causis* (richtig Dornseiff S. 27, 12).

⁶¹ καὶ (BOESE) zu Beginn des Hauptsatzes ist ungenügend gegenüber Guil. *et etiam*. Im Apparat erwägt BOESE καὶ μὴν καὶ. Der Fall bleibt noch zu klären. Zur Korrelation ὡς – καὶ vgl. BAUER (s. o. Anm. 31) 1773 (s. v. ὡς II 1). 777 (s. v. καὶ II 3).

⁶² Dieses ὡς führt offenbar einen Vergleichssatz ein und ist wohl nicht im Sinne von οὕτως (LIDDELL-SCOTT-JONES, s. v. ὡς Aa) zu verstehen; DORNSEIFF S. 27,6 setzt ein Semikolon vor ὡς. Zu den Adverbialsätzen des Vergleichs vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 289; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 199 f.

⁶³ Zu beachten, daß § 13,7 (9) γεννᾶ von Is. S. 27,7 beibehalten ist.

– γεννᾶ μὲν αὐτά: Zu erwägen, ob nicht αὐτό (Guil. *ipsum*) zu schreiben ist. Boese übernimmt Is. αὐτά und setzt fehlerhaftes αὐτόν als Lesung der Vorlage von Guil. an; *ipsum* ist daher durch Schrägschrift gekennzeichnet, wird aber nicht im «Apparatus criticus versionis» erwähnt. Dem trivialeren αὐτά gegenüber würde αὐτό das Prinzip und seine Wirkungen einander gegenüberstellen: während sich die Tätigkeit eines ἅμα γεννῶν καὶ ἃ γεννᾶ γινῶσκον⁶⁴ διαφερούσαις αἰτίαις dennoch stets κατὰ τὴν κρείττονα (sc. αἰτίαν) vollzieht, gilt für das γεννᾶσθαι ἀπ' αὐτῆς (sc. τῆς κρείττονος αἰτίας) bald κατ' αὐτήν (sc. τὴν κρείττονα αἰτίαν), bald κατὰ τὴν ὑφειμένην (sc. αἰτίαν). In der Übersetzung von Feldbusch S. 52 kommt die Unterscheidung der zwei αἰτίαι nicht zur Geltung.

Z. 14–22 (16–23) Die Abänderungen Is. S. 27,15–21 fallen unter Typus 2. Die Art der Umstrukturierung erinnert an den Beginn von § 13. Aus «Somit, wenn man sagt, daß auch⁶⁵ die Pronoia ..., dann dürfte man wohl das Richtige treffen» wird eine direkte Aussage: ὥστε ... καὶ ἡ πρόνοια ...; Apodosis und Protasis fallen weg, während das von der Protasis abhängige a. c. i.-Gefüge⁶⁶ selbständig wird. Dabei wird Z. 17–20 (19–20) das vergleichende Satzglied ausgelassen, durch welches das Wirken der Pronoia in Parallele zu dem des Nous gestellt wird, wie es zu Beginn des Paragraphen geschildert wurde; Is. hatte ja dort bereits den Nous durch die Pronoia ersetzt. Boeses waagerechte Striche sind fehl am Platz, da die Rekonstruktion des Originalwortlauts keine Schwierigkeiten macht⁶⁷. An zwei Stellen Z. 16–17 (18–19) hat Is. S. 27,17–19 die Vorlage verdeutlicht, indem er ἀμφοτέρα und κατ' ἀμφοτέρα glossierte (τά τε ὀρισμένα καὶ τὰ ἀόριστα, ἦτοι τὰ ἀναγκαῖα καὶ τὰ ἐνδεχόμενα⁶⁸, bzw. τό τε ἐν καὶ τὴν ἀπειρίαν). Auch hier werden die in Dornseiffs Edition angebrachten Zeichen dem Umbruch der Vorlage nicht gerecht. Feldbusch S. 52 biegt die logisch-grammatisch durchgebildete Gedankenführung des Satzgefüges in unzulässiger Weise um.

⁶⁴ So BOESE's Wortstellung. Guil. hat *simul* nach *generans*, Is. γινῶσκον vor dem abhängigen Relativsatz.

⁶⁵ Das für die Gedankenführung wichtige καὶ wird von FELDBUSCH 52 übergangen.

⁶⁶ Dessen μὲν – δέ – Struktur dient der Gegenüberstellung der Pronoia und der existierenden Dinge im Sinne der Ausführungen Z. 11–14 (13–16).

⁶⁷ Etwa: ὡς (ὥσπερ, καθάπερ) καὶ τὸν νοῦν κατὰ τὸν τοῦ ἀσωμάτου λόγον καὶ κατὰ τὸν τοῦ σώματος ἀσωμάτως. Ebensowenig sind Z. 6 (7–8) die Pünktchen beachtet. Zur Bedeutung dieser kritischen Zeichen vgl. BOESE XXVII.

⁶⁸ BOESE's Lemma muß auch μὲν geben!

Z. 14 (16) τὸν αὐτὸν τρόπον: so Is. (= Boese); hat bei Guil. an der betreffenden Stelle keine Entsprechung und muß getilgt werden. Offenbar hat Is. S. 27,15 bei der Umstrukturierung diesen Satzteil zur Verstärkung des Anschlusses an das Vorangehende eingeführt; in der ursprünglichen Satzstruktur ist kein Platz für ein solches τὸν αὐτὸν τρόπον. Auffälligerweise ist Is. S. 27,18 f. neben Z. 17 (19) κατ' ἀμφοτέρα ein τὸν αὐτὸν τρόπον (Guil. *secundum ambo eodem modo*) ausgefallen; es ging eng mit κατ' ἀμφοτέρα zusammen und bezog sich auf γινώσκειν καὶ γεννᾶν (s. u.)⁶⁹. In der Anfangsstellung bei Is. ist diese Funktion nicht mehr möglich.

Z. 16–17 (18–19) καί vor γινώσκειν (Is.) wird nicht durch Guil. bestätigt (nicht vermerkt von Dornseiff S. 27,19); dagegen ist ein καί (Guil. *etiam*) vor κατ' ἀμφοτέρα τὸν αὐτὸν τρόπον (s. o. z. Z. 14) einzusetzen⁷⁰. παράγειν: so Is. (= Boese); wegen Guil. *generare* ist vermutlich γεννᾶν zu schreiben (s. o. z. § 11,18); Verbindung Is. γινώσκει καὶ παράγει wie § 13,3 [3].

Z. 21 (21) τῶν δὲ ὑπ' αὐτῆς παρηγγμένων: so Boese nach Is. Guil. *eorum autem que substituuntur* führt eher auf τῶν δὲ ὑφίσταμένων bzw. τῶν δὲ ὑποστάντων; in der *Elementatio Theologica* kann ὑφίστημι im Passiv mit *substitui* wiedergegeben werden (Vansteenkiste 532)⁷¹. Im Zuge der Überverdeutlichung, die Is. in dieser Partie vornimmt, hat er die «existierenden Dinge» durch «Produktionen der Pronoia» ersetzt und durch Einführung des Demonstrativs (τούτων δὲ τῶν ... παρηγγμένων) die Verbindung mit dem Vorangehenden noch enger gestaltet (S. 27,20)⁷².

Z. 22–26 (23–27) Erster Teil einer langen, durch zwei koordinierte infinitivische Zwischensätze unterbrochenen Reihe von lauter Genitivi absoluti, die noch vom vorangehenden Satzgefüge abhängen⁷³. Dessen

⁶⁹ BOESE's Komma nach Z. 17 (19) κατ' ἀμφοτέρα verdeckt den ursprünglichen Sachverhalt. Zu τὸν αὐτὸν τρόπον γινώσκειν vgl. § 5,21 (23).

⁷⁰ Is. S. 27,18 f. κατ' ἀμφοτέρα (incl. Glossem) steht zwischen ἀμφοτέρα (incl. Glossem) und ὀρισμένως; die beiden Verba bilden den Abschluß.

⁷¹ *Opusc.* I § 10,22 (26) gibt z. B. die Entsprechung ὑποστάντων (Aorist): *subsistentium* (Präsens). BOESE, im lat. Index 319, führt zu *substituo* nur ὑφίστημι an; seiner Textgestaltung von § 13,21 hat er nicht Rechnung getragen, ebensowenig wie im griech. Index 338, s. v. παράγω.

⁷² Mit der alleinigen Kennzeichnung von ὑπ' αὐτῆς (das neben παρηγγμένων nötig wurde; vgl. § 12,2 [2]) als «Hinzufügung» (DORNSEIFF S. 27,20) ist es nicht getan. Zum Plural ὀρίζονται bei neutralem τὰ μέν als Subjekt neben korrektem τὰ δὲ ὀριστᾶται (Is. S. 27, 20–21) vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 126 f.; VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 24 f.; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 4 f. (Lit.); BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 168 f.

⁷³ Aussageketten im Genitivus absolutus sind für die nachklassische Sprache

Hauptsatz Z. 22 (22–23) hat Boese übrigens nicht wiederhergestellt (Guil. *recte utique dices*) und statt dessen Pünktchen gesetzt, wie sie nach S. xxvii verwendet werden «si non contigit, ut aliquid certi adipiscerer» – was hier nun wirklich nicht zutreffen kann; für den Benutzer, der sich im monströsen Satzgefüge zurecht finden muß, ist dies eine unnötige Erschwerung. Die Abänderungen Is. S. 27,22–28,3 fallen unter Typus 2. Nach einem bereits Z. 4 ff. (4 ff.) befolgten Verfahren hat Is. die Disposition abb'a' in aa'bb' umgewandelt. Auf die beiden Aussagen über τὰ ἀναγκαῖα und τὰ ἐνδεχόμενα ließ Proklos in umgekehrter Reihenfolge je eine weitere über jedes der beiden folgen, und zwar in Gestalt erklärender infinitivischer Zwischensätze. Is. hat diese zusätzlichen Angaben in den ersten Teil mit hineinverarbeitet und das den ἀναγκαῖα und den ἐνδεχόμενα gemeinsame μὴ ἀμοίρων ὄντων (Guil. *entibus expertibus*) vorangestellt; dabei wurde die eine Aussage zu einem erklärenden γάρ-Satz mit Verbum finitum (μετέχει), die andere zu einem mit τῶν ἐνδεχομένων verbundenen Partizipialglied (τελευτώντων ...) ⁷⁴. Boese erwähnt die Umstrukturierung in seinem Apparat nicht.

Z. 24 (25) Das Is. S. 27,23 bei der Umstrukturierung zwischen διὰ und τὴν ἀναγκαίαν φύσιν weggefallene αὐτήν (Guil. *ipsam*) ist wiederherzustellen. Boese druckt den Text nach Is. und bringt das Richtige zaghaft im Apparat!

Z. 26 (26–27) Dem Doppelausdruck Guil. *le semper hoc et le nunquam aliter* entspricht Is. S. 28,1 τὸ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχειν. Boese und Dornseiff S. 28,1–2 vermuten Weglassung bei Is. ⁷⁵. Da jedoch Is. mehr gibt als *le semper hoc* und praktisch gleichwertig ist mit dem Doppelausdruck, hat man sich zu fragen, ob nicht Is. einen Doppelausdruck der Vorlage

charakteristisch; vgl. MOULTON (s. o. Anm. 38) 114; MAYSER II 3, 67 Anm. 1. Z. 22–23 (23) μήτε ... μήτε: μή beim Partizip ist in dieser Zeit normal; vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 319 ff.; MAYSER II 2, 543 (Lit.). 559 ff.; VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 265 ff.; SCHWYZER-DEBRUNNER 594 ff.; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 160 ff.; zu Proklos DIEHL (s. o. Anm. 38) 501.

⁷⁴ Bei Is. steht das Verbum am Anfang, bei Guil. am Ende. πάντως (Guil. *penitus*) ist bei der Umstrukturierung weggefallen, ebenso wie natürlich die Pronomina (ταῦτα, ἐκεῖνα), welche die Glieder b' und a' einleiteten.

⁷⁵ FELDBUSCH 52 konjiziert καὶ οὐδαμῶς (sic!) ἄλλως.

⁷⁶ Ist *hoc* nicht vielmehr adverbial, entsprechend *aliter*? Was sollte die Permanenz der Spezies hier? Die Verbindung ἀεὶ ὡσαύτως ist häufig bei Proklos; die Identität wird auch durch ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτά ausgedrückt. In den Opuscula begegnet ἀεὶ ὡσαύτως (ἔχειν, εἶναι) *mal. subsist.* §§ 7,23–24 (24); 43,6 (6). 15 (16–17); 48,19 (19): Guil. *semper eodem modo (esse, [se] habere)*.

zusammengefaßt oder Guil. einen einfachen Ausdruck durch einen Doppelausdruck wiedergegeben hat. Boeses Vermutung im Apparat, daß Proklos τὰυτό (von Guil. als τοῦτο verlesen) καὶ τὸ μηδέποτε ἄλλως schrieb, scheint mir unwahrscheinlich ⁷⁶.

Z. 26–32 (27–34) Die Abänderungen Is. S. 28,3–11 fallen unter Typus 1.

Z. 26–27 (27–28) γενόμενον: diesmal von Boese aus Is. übernommen; wegen Guil. *quod... generatur* ist zu erwägen, ob Proklos nicht γενώμενον (so Dornseiff S. 28,4) hatte; s. o. z. Z. 11–13 ⁷⁷.

– οἶον συνδήσαντος: kausales Participium coniunctum mit οἶον, das nach klassischem Sprachgebrauch den tatsächlichen Grund kennzeichnet (anders Feldbusch S. 52 «sozusagen»); wird bei Is. S. 28,5 zum substantivierten Infinitiv τῷ συνδῆσαι ⁷⁸.

Z. 28–29 (29–30) οὗ δὲ τοῦ ἀπείρου ... ποιοῦντος: Boeses Wortstellung ist recht verzwickelt. Eine durchsichtige Konstruktion bietet die auf wortwörtlicher Retroversion von Guil. beruhende Fassung: οὗ δὲ τοῦ ἀπείρου καὶ τὸ ἐν ἐξίτηλον ποιοῦντος τῷ ὑπεκφεύγειν ἐπιθέον αὐτὸ καὶ καταλαμβάνον.

⁷⁷ Bei Guil. steht *faciente* (ποιοῦντος) zu Beginn des betreffenden Satzgliedes.

⁷⁸ Zu οἶον c. part. vgl. PASSOW, s. v. οἶος 431; PAPE, s. v. οἶος 311; KÜHNERT II 97; J. M. STAHL, Kritisch-historische Syntax des griech. Verbuns der klass. Zeit, Heidelberg 1907 (Nachdr., Hildesheim 1965), 728 f.; SCHWYZER-DEBRUNNER 391 f.; J.-A. DE FOUCAULT, Recherches sur la langue et le style de Polybe, Paris 1972, 176. Ob unser οἶον nicht doch die Bedeutung «sozusagen», «gleichsam», «pour ainsi dire», «en quelque sorte» hat, bleibe einstweilen dahingestellt. Vor allem müßten sämtliche anderen Stellen untersucht werden, wo Proklos das Wort verwendet, z. B. *dec. dubit.* §§ 18,4–5 (5); 61,3–4 (3–4); *mal. subsist.* §§ 3,24 (23–24); 52,9–10 (10); 59,10–11 (10–11); mit Infinitiv *dec. dubit.* § 7,22 (24); *Theol. Plat.* I S. 111, 16–17 S.-W. Über die in der späteren Sprache beim kausalen Partizip gebrauchten Partikeln vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 381; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 181 (Lit.). An der Abänderung bei Is. ist bezeichnend, daß das Partizip durch den substantivierten Infinitiv ersetzt wird und daß dieser in den Dativ zu stehen kommt, der im Schwinden begriffen war, aber gerade deshalb in der Literatursprache eine Tendenz zur Ausweitung aufweist. Zur Frage des Dativs vgl. RENAULD 152; H. HUNGER, On the Imitation (ΜΙΜΗΣΙΣ) of Antiquity in Byzantine Literature, *Dumbarton Oaks Papers* 23–24, 1969–70, 30 f. (Lit.). In der hellenistischen Schriftsprache trat der stark zunehmende substantivierte Infinitiv in Konkurrenz mit dem Partizip (MAYSER II 1, 1926 [Nachdr. 1970], 320 ff. 349; SCHWYZER-DEBRUNNER 383 f.); während in der Volkssprache der Infinitiv, der ja heute ausgestorben ist, zurückging, hat die byzantinische Schriftsprache den substantivierten Infinitiv als literarisches Element beibehalten. Zum Gebrauch des substantivierten Infinitivs in der byzantinischen Literatursprache vgl. RENAULD 189 f. 350 ff. (S. 353 f.: Dativ). 380; VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 47 ff. 254 m. Anm. 1; HÖRMANN (s. o. Anm. 29) 123 ff. (S. 126 f.: Dativ); BÖHLIG 169 ff.

Subjekt von ὑπεκφεύγειν ist τὸ ἄπειρον; Objekt αὐτό (sc. τὸ ἓν), dazugehörend die Partizipien ἐπιθέον καὶ καταλαμβάνον (mit nicht expliziertem Objekt, sc. τὸ ἄπειρον). Im ersten Satzglied οὗ ... ποιοῦντος kommt sofort der Gegensatz zum vorangehenden κρατοῦντος ... οὗ μὲν τοῦ ἑνός zum Ausdruck. In der Fassung Is. S. 28,5–7 ist die Wortstellung synthetischer: οὗ δὲ τοῦ ἀπειροῦ καὶ τῷ ὑπεκφεύγειν τὸ ἓν ἐπιθέον καὶ καταλαμβάνον αὐτὸ ἐξίτηλον ποιοῦντος. Fraglich sind Bezug und Funktion von αὐτό: Wiederaufnahme von τὸ ἓν (Objekt von ὑπεκφεύγειν) und Objekt von ποιοῦντος oder – so Dornseiff *ad loc.* – Wiederaufnahme von τὸ ἄπειρον und Objekt von ἐπιθέον καὶ καταλαμβάνον (mit τὸ ἓν Objekt von ὑπεκφεύγειν und ἐξίτηλον ποιοῦντος)? Boese behält Is. bei, nimmt jedoch die Umstellung τὸ ἓν τῷ ὑπεκφεύγειν vor (vgl. die krit. Notiz), vermutlich in Anlehnung an Guil.; dabei scheint er übersehen zu haben, daß die lat. Fassung zwischen τὸ ἓν und τῷ ὑπεκφεύγειν noch ἐξίτηλον ποιοῦντος voraussetzt. Zur Erklärung der Stelle sei auf den philosophischen Kommentar verwiesen: das Unendliche flieht, wird aber vom Einen eingeholt, das durch diesen Vorgang geschwächt wird. Nach Dornseiff *ad loc.* erwartet man οὐ vor καταλαμβάνον, da das ἄπειρον ja dem ἓν entrinne («effugit»); dabei scheint Dornseiff jedoch die sog. de conatu-Bedeutung des Präsensstammes vergessen zu haben. Feldbusch S. 52 bezieht zu Unrecht ἐξίτηλον ποιεῖν auf die «Vereitelung» des Versuchs des Einen, das flüchtige Apeiron einzuholen und zu ergreifen; zu ἐξίτηλος vgl. Lampe (s. o. Anm. 39) s. v. Z. 31–32 (32–34) γεννᾶν: Guil. *generare*, Is. ποιεῖν; s. o. z. § 13, 11–13. τε ... καί: τε (Is.) hat keine Entsprechung bei Guil., der diese Partikel oft nicht übersetzt (s. o. S. 144 m. Anm. 40). Die Korrespondenz τε-καί erweist das zweite Glied als ein auf gleicher Stufe wie τὴν ... ἰδιότητα stehendes Objekt zu προλαβούσης; es handelt sich offenbar um einen durch ὡς eingeleiteten Objektssatz ohne Kopula⁷⁹. Guil. *si velis dicere*: bei Is. S. 28,10 ausgefallen, von Feldbusch S. 54 nicht übersetzt. Vermutlich ist *dicere* «absoluter» Infinitiv und gehört nicht zu *si velis*⁸⁰. Is. über-

⁷⁹ Zu den gemischten Fällen, in denen syntaktisch heterogene Satzglieder, ein Begriff und ein Satzglied, durch τε – καί verbunden werden, vgl. MAYSER II 3, 164. Das zweite Glied hat hier spezifizierende Funktion: «und zwar». Zu den Substantivsätzen mit ὡς vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 235 ff.; MAYSER II 3, 44 ff. 167; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 174 ff.

⁸⁰ Auch BOESE gibt durch die Interpunktion zu verstehen, daß er *dicere* nicht als Objekt von *velis* auffaßt. Is. S. 16,3 (§ 6,1 [1]) ist die Entsprechung zu Guil. *si velis* ebenfalls ausgefallen. Oder könnte an unserer Stelle *si velis dicere* doch nur Wiedergabe des absoluten Infinitivs sein? Falls dieser ὡς trägt (ὡς εἰπεῖν), übersetzt Guil. mit *ut est dicere* (§ 50,6 [5] 15 [14]).

nimmt die Begriffe *περατοποιός* und *ἀπειροποιός* als festliegend und läßt die von Proklos zu ihrer Einführung benutzte Formulierung fallen ⁸¹.

§ 14

Die Abänderungen Is. S. 28,12–29,17 fallen im wesentlichen unter Typus 1. Die wenigen Umstrukturierungen führen nicht zu tiefgreifenden Modifikationen des Satzgefüges.

Z. 1–2 (1–2) Es besteht durchgehende Übereinstimmung zwischen Guil. und Is. S. 28,12–14. Boese hat Is. unverändert übernommen.

Z. 3–4 (3–4) Im Vergleich zu Guil (... *et simplicium cognitio ibi et compositorum sicut et simplicium generationes inde et compositorum*) hat Is. S. 28,14–15 das Gemeinsame (*καὶ τῶν ἀπλῶν καὶ τῶν συνθέτων*) «ausgeklammert», die Entsprechung *ἐκεῖ*: *ἐκεῖθεν* zu einfachem *ἐκεῖθεν* reduziert und aus der Vergleichsrelation einen *καί-καί*-Parallelismus gemacht; was freilich *ἐκεῖ* anbelangt (Guil. *ibi*), vermute ich stark, daß Proklos auch hier *ἐκεῖθεν* gesagt hat, von Guil. oder seiner Vorlage in *ἐκεῖ* verlesen. Boese hat nur den ersten Teil des Abschnitts rekonstruiert und sich für den zweiten, obwohl die Lage die gleiche war, zum Teil mit Pünktchen begnügt, die hier wirklich nicht angebracht waren und wenn schon auch nach *ἐκεῖθεν* hätten gesetzt werden müssen ⁸².

Z. 4–21 (4–23) Im großen und ganzen besteht Übereinstimmung zwischen Guil. und Is. S. 28,15–29,17. Einmal hat Is. S. 29,15 die Vorlage in christlichem Sinne retuschiert: Z. 19 (20–21). Im übrigen sind einige Abweichungen in der Wortstellung feststellbar: Z. 4 (4–5). 8–9 (9–10). 11 (11). 16 (16). 20 (21) ⁸³. An einigen Stellen hat Is. den Urtext leicht zusammengezogen: S. 28,20–29,1 (Z. 7–8 [8–9]), wo ein ursprünglich unabhängiger Satz in das Vorangehende eingegliedert wird; S. 29,4 (Z. 10 [11]) Ausfall von *τοῦτο* ⁸⁴; S. 29,6–7 (Z. 13 [13–14]) Wegfall einer *μέν-δέ-*

⁸¹ Guil. hat die beiden Termini transkribiert und glossiert. Zum Inhalt von Z. 29 ff. (30 ff.) vgl. noch *provid.* § 63, 16–17 (17–19).

⁸² Ungenaue Rekonstruktion von FELDBUSCH 54 Anm. 1. Wie Guil. *generations* hat auch Is. *αἱ γενέσεις* (falsch BOESE, der sonst keine Abänderung bei Is. erwähnt).

⁸³ Mit Ausnahme der ersten Stelle, wo er aber aus Is. das bei Guil. nicht erscheinende *τε* übernimmt, folgt BOESE immer der Wortstellung von Is. Zu Z. 20 tritt DORNSEIFF S. 29,15 ff. ausdrücklich für die Wortfolge von Guil. ein.

⁸⁴ *καὶ τοῦτο* (Guil. *et hoc*): «und zwar»; vgl. KÜHNER-GERTH I 647.

Korresponstion, in der die Zeitbestimmung (πρὸ ἐλάττονος) und der Vorgang selbst (ταῦτὸν παθὸν καὶ ὀρισθὲν) einander gegenübergestellt waren⁸⁵.

Z. 4 (4–5) μὲν γάρ: so Is.; Guil.: *quidem* (Hdschr. S.: *quidem enim*). Boese vermutet Ausfall von γάρ in der Vorlage von Guil.; vgl. jedoch zu solchen Fällen Thillet (s. o. Anm. 8) 43.

Z. 4.5 (4.6) διότι (μὲν) ... διότι (δέ) ist kausal⁸⁶; von Feldbusch S. 54 als διό verstanden, wodurch die ganze Gedankenführung in Mitleidenschaft gezogen wird.

Z. 6 (6–7) θατέρου θάτερον ἦν ἢ ἄπειρος δύναμις τοῦ ἐνός: θατέρου und τοῦ ἐνός sind Genitive der Zugehörigkeit⁸⁷; ἢ ἄπειρος δύναμις τοῦ ἐνός ist Apposition zu θατέρου θάτερον. Die Übersetzung von Feldbusch S. 54 ist ganz verkehrt⁸⁸. συνδιαθέντα (Boese) für Guil. *combinata* ist ein Solözismus! Westerink (s. o. Anm. 17) 160 verbesserte das fehlerhafte συνδιαθέντα (Is. L) überzeugend in συνδυασθέντα⁸⁹. In den Hdschr. D und C¹ lese ich συνδυασθέντα; C² hat συνδιασθέντα, mit υ über dem ι. Dornseiff S. 28,19: συνδιατεθέντα (offenbar in Unkenntnis der Korrektur Westerinks).

⁸⁵ Außerdem hat Is. nach Z. 11 (11–12) πρὸ πλείονος χρόνου zu πρὸ ἐλάττονος χρόνου erweitert (Guil. *ante minus*); Z. 20 (21): Guil. *ante minus tempus*, Is. πρὸ τοῦ ἐλάττονος χρόνου (S. 29,15–16). Zu mehreren Ausdrücken dieses Abschnitts (Z. 4–21) vgl. VERBEKE, Ammonius (s. o. Anm. 14). Zu Z. 12 (13) ἀμυδρότερον: *debilius* vgl. VERBEKE, Guillaume traducteur (s. o. Anm. 14) 354. Z. 7 (7–8) (τὸ) σύνολον wird von Guil. transkribiert und glossiert.

⁸⁶ Zu den Kausalsätzen mit διότι vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 245; MAYSER II 3, 81.83 f.; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 189 Anm. 1.

⁸⁷ Vgl. § 12,10 (12–13) τοῦ ἐνός οὐσης; ferner u. z. Z. 14–15. Zum Genitiv der Zugehörigkeit vgl. KÜHNER-GERTH I 372 f.; MAYSER II 2, 188 f.; SCHWYZER-DEBRUNNER 123 f. Zu θάτερον etc. in späterer Sprache vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 21; BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 32.57.

⁸⁸ Die Is.-Hdschr. kennzeichnen die Apposition durch die Interpunktion; DORNSEIFF S. 28,18–19 setzt Klammern. θάτερον ἐκ θατέρου: *Theol. Plat.* II S. 28, 20 S.-W., wo θάτερον ebenfalls einfaches Pronomen ist und nichts mit der «Andersheit» zu tun hat.

⁸⁹ συνδυάζεσθαι und συνδυασμός kommen u. a. Aristot. *gen. an.* vor; eine der von Guil. gegebenen Übersetzungen ist *combinari* bzw. *combinatio* (vgl. DROSSAART LULOFS, *De gen. an.* [s. o. Anm. 27] 191.265). Zu συνδυάζειν vgl. PASSOW, PAPE, LSJ und LAMPE (s. o. Anm. 39) s. v. Die Schreibungen mit -ι- und -οι- kommen auch bei συνδυασμός vor. οι wird in frühbyzantinischer Zeit *ü* gesprochen und ist im Verlauf des Mittelalters zusammen mit υ (= *ü*) zu *i* geworden. Vgl. ABEL (s. o. Anm. 33) 15 f.; SCHWYZER, *Griech. Gramm.* I, 1939, 184.195 f.; BLASS-DEBRUNNER-FUNK (s. o. Anm. 33) § 22; MAYSER I 1, 2. Aufl. v. H. SCHMOLL, Berlin 1970, 80.87; M. LEJEUNE, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, 231.237.241. Zum Wechsel zwischen υ und ι in den Handschr. vgl. LUNDSTRÖM (s. o. Anm. 19) 25 f.

Z. 6–7 (7) Die Übersetzung von Feldbusch S. 54 enthält elementare Sprachfehler. Einmal mehr hat der Autor Last mit den Pronominaladverbien (ἐνταῦθα «hier», nicht ἐκεῖ «dort»); τὰ ἀπ' αὐτῶν... wird übersetzt, als ob etwas wie ἀ ἀπ' αὐτῶν... dastände; usw. Zu τὸ σύνολον vgl. *mal. subsist.* § 35,20 (21), mit Berufung auf den platonischen Philebos; Feldbusch a. O. setzt «das Ganze» mit dem Kosmos gleich. Nach Z. 7 (8) τὸ σύνολον ist ein Punkt zu setzen.

Z. 7–8 (8–9) παγέντος: so Is.; merkwürdig Guil. *figente* (von Boese nicht gekennzeichnet). Auffällig ist die Entsprechung Guil. *fixit*: Is. ἐπάγεται *provid.* § 65,1 (1). ἐπάγοντος (als Verbum der Bewegung) an Stelle von παγέντος ergäbe eine genaue Entsprechung zu προδραμούσης (von Feldbusch S. 54 falsch übersetzt); doch hätte man es dann mit einem etwas anderen Bild als § 13,26–29 zu tun.

Z. 11 (11–12) πρὸ πλείονος χρόνου τῆς ἐκβάσεως: zu diesem auch im Folgenden angewandten hellenistischen Ausdruckstyp (πρὸ c. dupl. gen.) vgl. Blass-Debrunner-Funk (s. o. Anm. 33) § 213; L. Rydbeck, Fachprosa, vermeintliche Volkssprache und Neues Testament, Uppsala 1967, 62 ff.⁹⁰

Z. 12–13 (12–14) ὠρίσθη und ἔστη (Guil. *est*)⁹¹ sind wohl als sog. gnomische Aoriste zu verstehen⁹².

Z. 14–15 (15–16) τοῦ ἐνός und ἐαυτῆς sind von οὔσαν abhängige Genitive der Zugehörigkeit (s. o. z. Z. 6). Is. D schreibt im Rand: τὴν ἄπειρον δύναμιν τὴν οὔσαν τοῦ ἐνός, ἀλλ' οὐχ ἐαυτῆς. Die Übersetzung von Feldbusch S. 56 setzt sich über Sinnzusammenhang und Syntax hinweg (auch ἐαυτῆς, nicht ἐαυτοῦ!).

⁹⁰ Vgl. auch PASSOW (s. o. Anm. 33), s. v. πρὸ, II, 1079; F. KRUMBHOLZ, De praepositionum usu Appianeae, Diss. Jena 1885, 23 f.; JAAKKOLA (s. o. Anm. 33) 108; RHEINFELDER (s. o. Anm. 33) 22; JOHANNESSEN (s. o. Anm. 33) 188 f.; ABEL (s. o. Anm. 33) 209; MAYSER II 2, 391; VON STEPSKI DOLIWA (s. o. Anm. 33) 206; LSJ, s. v. πρὸ, A II 2; SCHWYZER-DEBRUNNER 98; BAUER (s. o. Anm. 31) 685 (s. v. ἡμέρα, 2). 1392 (s. v. πρὸ, 2); B. REICKE, in: KITTEL (s. o. Anm. 44), 6, 1959, 685 s. v. πρὸ.

⁹¹ *est* (ἔστω) ist Itazismus für ἔστη; vgl. SCHWYZER (s. o. Anm. 89) 186; LUNDSTRÖM (s. o. Anm. 19) 21; BLASS-FUNK-DEBRUNNER (s. o. Anm. 33) § 24; MAYSER I 1, 46. 51 f.; LEJEUNE (s. o. Anm. 89) 237. 241. BOESE nimmt Vorlagefehler an.

⁹² Zum gnomischen Aorist in späterer Zeit vgl. SCHMID (s. o. Anm. 41), 5, Stuttgart 1897, 5; RENAULD (s. o. Anm. 29) 97 (interessant das Beispiel *Patr.* 776 D, wo der Aorist mit dem Präsens koordiniert ist); BÖHLIG (s. o. Anm. 29) 229. Welche Bedeutung haben die Perfekta γέγονεν und besonders μεμίμηται (Z. 14 [14–15])? Stehen sie auf gleicher Stufe wie die beiden Aoriste, also an Stelle des Aorists, oder sind sie präsentisch aufzufassen? Perfekt γέγονεν neben Präsens (φθίρεται) *mal.*

Z. 16–21 (17–23) ὅτι μὲν οὖν ... Abschließend wird unter Berufung auf die *coniecturative divinationes*⁹³ das Fazit aus den vorangegangenen Erörterungen gezogen. Feldbusch S. 56 hat die Gedankenbewegung dieses Abschnitts ganz zerstört. Auch im einzelnen ist seine Übersetzung fehlerhaft: ἀληθεύουσι bedeutet nicht «sie bewahrheiten sich» (was im Kontext einen völligen nonsense darstellt), sondern «sie sagen die Wahrheit»; das Participium aoristi μεταπεσόντος wird wie ein Präsens übersetzt; usw.

Z. 21 (22–23): ὡς ἄν ... μεταπεσόντος: ὡς ἄν mit Partizip wird in nachklassischer Zeit öfter in einer Bedeutung verwendet, die in etwa ἄτε entspricht⁹⁴.

subsist. § 60, 25–26 (31–32); die Stelle kann hier nicht interpretiert werden. Zu präsentischem Perfekt μεμίμημαι vgl. SCHMID 3,1893,73. Allgemein zu diesen in der späteren Sprache sich stellenden Tempusfragen BÖHLIG 226 ff. (Lit.). Auch im ersten Teil bietet § 14 Tempusprobleme, und zwar geht es da um das Imperfekt ἦν Z. 4 (5). 6 (6). 9 (9). Man denkt vielleicht zunächst an das Imperfekt, das einen allgemein gültigen Sachverhalt als Gegenstand früherer Erörterung kennzeichnet; zu dieser Verwendung des Imperfekts vgl. K. W. KRÜGER, Griechische Sprachlehre für Schulen I 2⁵, Berlin 1873, 165 («didaktisches Imperfekt»); SCHMID 3,1893,72; KÜHNER-GERTH I 145 f.; STAHL (s. o. Anm. 78) 105 f.; SCHWYZER-DEBRUNNER 280. Viel wahrscheinlicher ist jedoch, daß wir es mit einem «philosophischen Imperfekt» zu tun haben, das die zeitlose Ewigkeit der intelligiblen Sphäre (ἐκεῖ), insbesondere die Überewigkeit des Göttlichen (ὑπεραιώνιον), von der Zeitlichkeit der sinnenfälligen Welt (die ihren Grund ἐκεῖθεν hat) abhebt. Es sei dafür auf den Timaioskommentar des PROKLOS verwiesen, z. B. I S. 278, 29 ff. 362, 9 ff. 398, 3 ff. D. Z. 8–9 (9–10) οὐδ' ἐνταῦθα θέμις ἦν ist deutlicher Anklang an PLAT. *Tim.* 30 a 6; dazu der Kommentar des PROKLOS S. 396, 27 ff., der die Göttin Themis in die Stelle hineininterpretiert. Diese dritte Aussage, in der ἦν in unserem Text vorkommt, hat zwar die sinnenfällige Welt (ἐνταῦθα) zum Gegenstand; doch die Satzungen der Themis für die δημιουργία, um die es ja hier geht, gehören in den Bereich des ἐκεῖ. Der vollständige platonische Wortlaut θέμις δ' οὐτ' ἦν οὐτ' ἔστιν steht § 15, 41 (41); Imperfekt allein: *mal. subsist.* § 41, 21 (20); Imperfekt und Futur: *mal. subsist.* § 2, 14–15 (15). Noch eine Bemerkung zur Interpunktion: das Komma vor καὶ μεμίμηται ist zu streichen.

⁹³ Is. οἱ στοχασμοί ist Retuschierung im christlichen Sinne und durfte von BOESE auf keinen Fall in den griechischen Text übernommen werden. FELDBUSCH 56 («die Ahnungen und Orakel») versucht wenigstens, der abweichenden Formulierung von Guil. Rechnung zu tragen. Ich werde an anderem Ort auf die Stelle zurückkommen (s. o. Anm. 1).

⁹⁴ Vgl. RENAULD (s. o. Anm. 29) 223 (*Patr.* 1085 D ist ein Exzerpt aus Procl. in *Tim.* II S. 204/5); MAYSER II 1,356 Anm. 2; PALM (s. o. S. 151) 99 f. (Lit.); MAUERSBERGER (s. o. Anm. 58) 87; DE FOUCAULT (s. o. Anm. 78) 175 f. Mehr an anderem Ort (s. o. Anm. 1).